

MUSIQUE DE L'ÉNERGIE

LES MEILLEURES NOUVELLES
DE ROLAND C. WAGNER



EXTRAIT

PRÉFACE DE
NORMAN SPINRAD

INCLUS LE
PRIX
TOUR
EIFFEL
DE LA
NOUVELLE

ROLAND C.
WAGNER

SCIENCE-FICTION



Vous pouvez commander
cet ouvrage dans son intégralité sur

www.nestiveqnen.com

ou par courrier auprès de
NESTIVEQNEN Éditions

67 cours Mirabeau
13100 Aix-en-Provence

Prix spécial VPC ; 14,40 Euros
Frais de port offerts pour la France

Tous droits réservés pour tous pays
Dépot Légal : septembre 2000
ISBN : 2-910899-21-7

SOMMAIRE

Les Trois Lois de la sexualité robotique	11
Blafarde ta peau, rouge ton regard	13
Fragment du Livre de la Mer	27
20 ans sur un trône	41
Chaque nuit	47
Ce qui n'est pas nommé	63
Le Temps : un œil ouvert dans la nuit	87
À la saignée du coude	93
Celui qui bave et qui glougloute	101
Faire-Part	159
Hors monde Hors temps	171
Musique de l'énergie	183
H.PL. (1890-1991)	261

MUSIQUE DE L'ÉNERGIE UN APERÇU DE LA TERREUR

« Donc, quand je parle de rock psychédélique, ce n'est pas du tout à la musique hippie (comme le Grateful Dead, Jefferson Airplane, etc.) que je fais allusion, mais aux disques trop peu nombreux produits par des groupes punks adolescents durant la brève période qui sépare leur découverte des drogues hallucinogènes de la fin de leur branche spécifique d'évolution du rock. Ce qui rend ces enregistrements si intéressants est que les attitudes, styles et mentalités de base, qui font rétrospectivement du punk rock une source d'inspiration si attirante, accompagnèrent et soutinrent le mouvement vers le psychédéisme. Seule l'imagerie changeait, entraînant une augmentation du potentiel de naïveté et de bêtise extrêmes qui constituaient les attributs primordiaux des punks.

« (...) De toute évidence, les drogues psychédéliques affectaient des gens différents de différentes manières. Tim Leary et ses amis intellectuels étaient transportés en plein mysticisme oriental, mais imaginez les effets sur les gamins des groupes punks, dont l'univers mental avait jusqu'ici tourné autour des voitures, des filles, des plages et de la prison. Ils voyaient les couleurs, ils entendaient les voix, et que pouvaient-ils faire d'autre ? Ils flippaient. »

(Greg Shaw – Cité in Notes de pochette de « Pebbles » vol. 3.)

QUATRE HOMMES EN REDINGOTE

Seattle, Great Washington, 17 mai 2013, 21 :07.

Un hurlement de pure jouissance s'éleva des trois mille spectateurs rassemblés dans l'ancien abattoir lorsque le guitariste attaqua la rythmique furieuse de T.V. Eye. Le groupe sur la scène, qui venait de Detroit, mettait un point d'honneur à faire savoir par

cette brûlante reprise de l'un de morceaux les plus sauvages des légendaires Stooges. Néanmoins, cet hommage passait par-dessus la tête de la plupart des kids présents ; les Losers étaient en effet le premier combo rock autorisé à jouer à Seattle depuis l'effondrement des États-Unis.

Il n'y eut pas de rappel ; le Great Washington était l'un des états les plus stricts quant au respect du couvre-feu, dont l'heure approchait dangereusement. Dès que le groupe se fut éclipsé, une foule d'adolescents pressés reflua vers la sortie, oreilles bourdonnantes et regards extatiques, sous la surveillance d'un triple cordon de cops au visage dissimulé derrière un masque lisse et miroitant.

Assis à l'écart, derrière une double rangée de barrières métalliques, quatre hommes en redingote regardaient la salle se vider. Soudain, l'un d'eux se leva et se mit à marcher de long en large, le buste penché en avant, un pli soucieux sur son front couvert de sueur.

— Je crois que nous avons commis une erreur, dit-il d'une voix sourde. Une grave erreur. En invitant ces... individus, nous avons nous-mêmes introduit le ver dans le fruit. (Ses compagnons acquiescèrent en silence.) Nous ne pouvons autoriser la propagation du virus mental que nous avons vu à l'œuvre ce soir. Il faudra tester psychologiquement les spectateurs — et, le cas échéant, procéder à leur rééducation. Quant aux Losers... (Il laissa traîner la dernière syllabe avant de compléter :) Ils doivent mourir.

— Vous oubliez que nous leur avons promis l'impunité, observa un grand escogriffe, dont la moustache enduite de brillantine dessinait une double boucle évoquant le signe employé en mathématiques pour désigner l'infini.

— Quelle importance ? intervint son voisin de droite, le souffle court, l'œil cruel. Laissons-les partir... Puis attaquons-les à la sortie de la ville. Nous mettrons l'agression sur le compte du Che.

Le fameux pillard, qui se prétendait la réincarnation du guérrillero du siècle précédent dont il avait emprunté le surnom, dirigeait les quelques cinquante bandes écumant la vallée de la Williamette et ses environs, au sud de Seattle. Sa puissance avait beaucoup grandi, ces derniers mois, et il n'était pas rare de voir ses troupes effectuer des incursions jusque dans les banlieues de la capitale.

Le Great Washington n'était qu'un état-fantôme, une pure fiction, et chacun des hommes en redingote le savait parfaitement, même si aucun d'eux ne l'aurait jamais reconnu devant qui que ce fût.

— *De toute manière, par les temps qui courent, qui irait se préoccuper du sort de cinq voyous drogués ? conclut le quatrième, scellant ainsi le sort des infortunés Losers.*

LÂME DE VOTRE CONCERT

Seattle, Great Washington, 17 mai 2013, 21 :38.

Seul dans les loges, Ricky achevait de se démaquiller. Ce concert avait constitué une expérience surprenante. Un ethnologue – ou un sociologue, le chanteur ne faisait pas très bien la différence – aurait sans doute été passionné par la réaction du public découvrant un univers musical banni de la région depuis l'effondrement du pays. Tout d'abord suspicieux et indécis, les spectateurs s'étaient peu à peu laissés entraîner par les rythmes trépidants qu'affectionnait le groupe, pour enfin lui faire un triomphe comme il en avait rarement connu.

Allumant un cigarillo, Ricky étendit les jambes sur la coiffeuse et ferma les yeux, savourant pleinement le silence et le calme retrouvés.

C'était vraiment un bon concert, songea-t-il avec satisfaction. Mais le public y était pour beaucoup. Sacrés gosses... Il leur suffit d'un peu d'énergie pour être heureux.

N'empêche qu'on a été excellents. Impeccables. Même les erreurs passaient bien. On était dedans. À fond.

On ne donnera peut-être jamais d'autre concert comme celui-ci.

— Permits-moi de te dire que tu te trompes, mon pote !

Il fit vivement pivoter son fauteuil. Un inconnu était entré dans la loge sans qu'il l'entendît. Grand, les cheveux gominés en une banane impressionnante qui défiait les lois de l'équilibre, il portait des santiags noires, un jean moulant blanchi par l'usure qui ne tarderait pas à se déchirer au genou et un blouson de cuir ouvert sur un T-shirt à l'effigie de Gene Vincent. La réplique par laquelle il s'était annoncé indiquait à l'évidence qu'il s'agissait d'un télépathe.

Ricky serra la main que lui tendait son visiteur, tout en essayant de surveiller ses pensées. Ce n'était pas la première fois qu'il était confronté à individu capable de lire à livre ouvert dans son esprit ; il avait en effet côtoyé plusieurs mutants, durant la fameuse nuit de folie qui avait vu les États se désunir... Il était

même quasiment certain de posséder lui-même le Talent, mais il n'avait jamais réussi à le développer, malgré ses efforts en ce sens. Pourtant, une partie de sa maîtrise sur scène était sans doute imputable à quelque faculté parapsychique latente : il est plus facile de donner au public ce qu'il attend lorsqu'on perçoit – même inconsciemment – quels sont ses désirs.

— Superbe, continua l'inconnu d'un ton admiratif. Une déduction remarquable.

Ricky ignore le compliment. L'expérience lui avait appris à se méfier des flatteurs.

— Qui êtes-vous ?

— J'étais en toi ce soir. En chaque membre du groupe, en fait. J'ai été l'âme de votre concert.

Télépathe ou non, l'individu avait tout l'air d'un petit marquant. À moins, bien entendu, qu'il ne s'agît d'un barjot ; on racontait que les mutants sombraient facilement dans la psychose.

— Libre à toi de tirer les conclusions que tu voudras, ricana l'inconnu. C'est toujours pareil, avec les humains... Incrédulité avant tout. Mais rassure-toi : d'autres sont passés par là avant toi. Tiens, lui, par exemple ! (Il désignait son T-shirt, où Elvis Presley avait inexplicablement remplacé Gene Vincent.) Il n'a *jamais* voulu me croire. J'ai bien dû effectuer une demi-douzaine de tentatives, entre l'enregistrement de sa première chanson et son départ pour l'armée. Pour la peau. Ce type était la proie d'autres Archétypes bien plus puissants que moi – l'Armée, la Patrie, le Fric... Moi qui venais à peine de me différencier, que pouvais-je contre le sacro-saint Pognon, avec ses siècles d'expérience ? Elvis m'a échappé. (Il haussa les épaules.) Le plus marrant, dans l'histoire, c'est que, sur la fin de sa vie, il m'a *appelé*... J'ai pas répondu – tu penses !

Ricky secoua la tête. Le discours torrentiel de l'inconnu lui donnait l'impression de glisser à une vitesse sans cesse plus élevée sur une pente verglacée. Un vertige montait en lui, tourbillon lumineux faisant naître des étoiles à la lisière de son regard. Il était l'objet d'une farce, d'une mauvaise blague... Seulement, qui pouvait bien en être l'auteur ? Des gens du Great Washington ? Non, ils manquaient par trop d'humour. Les autres membres du groupe, dans ce cas ? Mais comment auraient-ils réussi à mettre la main sur un télépathe ? Les mutants avaient tendance à se faire discrets, depuis la chute

des U.S.A. et la chasse forcenée dont ils avaient été les victimes à l'époque sur l'essentiel du territoire.

— Qu'est-ce que je te disais ! reprit l'homme. Tu doutes, toi aussi ! Tous pareils, que vous êtes !

Il s'adossa au mur et tira une cigarette d'un paquet froissé, dont la vision acheva de troubler Ricky. Des Lucky Strike... On n'en fabriquait plus depuis des lustres. Plus question d'imposture ; cette scène était purement onirique — un rêve ou un cauchemar. Ou alors, ce type avait mis la main sur une réserve cachée. Oui, c'était sûrement l'explication de ce mystère.

— Bon, reprit l'intrus, c'est pas tout ça. Il faut que vous vous magniez de mettre les voiles, tes potes et toi : les mecs d'ici mijotent un sale coup.

— Un sale coup ?

— Qu'est-ce que tu croyais ? Que les puritains qui gouvernent le Great Washington avaient l'intention de rouvrir la porte à la subversion ? Tu rêves ! Le rock, pour eux, c'est l'œuvre de Satan ! L'empreinte du démon ! La fameuse trilogie, tu sais ? Sexe, drogues et rock'n'roll... Ils vous ont invités pour voir, ils ont vu — et leur opinion est faite, *man* ! Le rock doit être éradiqué. Alors, il y a des chances qu'ils commencent par les rockers qu'ils ont sous la main, non ?

Ricky se leva lentement, encore indécis. Si l'étranger fumeur de Lucky Strike disait vrai, il fallait prévenir les autres immédiatement. Mais auparavant, il avait besoin d'une ultime confirmation du danger.

— Tu as une preuve de ce que tu racontes ? interrogea-t-il.

L'inconnu secoua la tête, un sourire narquois sur ses lèvres minces.

Ricky avait déjà vu ce sourire. Des dizaines, des centaines de fois, sur des affiches et des pochettes de disques, dans des magazines et à la télévision. Tout comme il avait déjà vu ces rides au coin des yeux, cette mâchoire rasée de près, ce nez aux ailes étroites auquel ne manquait qu'une paire de lunettes rondes... Des noms mythiques se mirent à défiler dans son esprit, ne faisant qu'accroître son incertitude.

— Toujours ce doute..., murmura l'intrus, narquois.

— Comment veux-tu que je ne doute pas ? riposta Ricky, avec une telle vivacité que son interlocuteur n'eut pas le temps de lire à l'avance dans son esprit. Je ne sais même pas qui tu es censé être !

L'inconnu lissa ses cheveux gominés d'une main distraite, remonta le col de son Perfecto et redressa le badge des Sex Pistols qui en ornait le revers. Il préparait sa réponse, songea Ricky, prenant soudain conscience que le visage de cette... *créature* avait tout d'un collage réalisé par un adolescent iconoclaste.

Le nez de Lennon et les yeux de Morrison et les lèvres de Gene Vincent et le menton d'Hendrix et les yeux de Nina Hagen et les lèvres de Mick Jagger et le nez d'Iggy et...

Et, derrière ces traits qui ne cessaient de changer tout en demeurant les mêmes, il y avait aussi les groupuscules inconnus, les *garage bands* obscurs montés par des gosses au bord de l'abîme – qui, tous, avaient eu cette même flamme dans le regard.

— T'as pas encore compris ? Je suis le Rock'n'roll, *man*.

AVEC UN MORTEL CHUINEMENT

Seattle, Great Washington, 17 mai 2013, 22:14.
& Région des Grands Lacs, début du XXI^e siècle.

Le camion roulait tous feux éteints à travers les rues de la ville étouffée par la chape de plomb du couvre-feu. Speed ne décolerait pas d'avoir dû abandonner le matériel – et surtout sa basse couverte d'autocollants, qu'il traînait depuis si longtemps qu'il n'en aurait changé pour rien au monde. Penché sur le volant, il ne cessait de marmonner entre ses dents des imprécations à l'adresse de ses acolytes. Ne leur avait-il pas dit dès le début que ce concert *puait* ? Mais ils ne l'avaient pas écouté, ils avaient même poussé la stupidité jusqu'à accepter de venir sans armes. Et lui, pauvre imbécile, il les avait suivis. Parce qu'il ne fallait pas briser le groupe. Parce qu'il ne pouvait pas se passer du groupe. Il les avait suivis, en laissant derrière lui ses deux GM-65 et la réserve de balles explosives qui allait avec.

Speed aimait les armes. Elles le fascinaient. Car elles étaient l'incarnation de la puissance. On ne discute pas avec un type qui brandit un flingue ; ou l'on obéit, ou l'on meurt. Et Speed avait la faiblesse de tenir à la vie. Après la mort de ses parents, abattus par des pillards peu de temps après la Dernière Nuit de

l'Amérikkke, il avait été recueilli par un gang de motards, les *Ohio Express Killers*. Comme il n'était âgé que d'une dizaine d'années, il restait au campement pour aider les femmes. Les autres gosses, peu nombreux, l'avaient tout d'abord rossé pour lui apprendre à vivre, avant de lui faire subir une initiation humiliante. Mais il avait tenu jusqu'au bout, en serrant les dents. Et quand il n'avait plus été un étranger contre qui il était simple de se liguier, quand il était devenu l'un des leurs, il les avait corrigés à son tour, un par un, histoire de bien leur montrer qui était le plus fort.

Il s'était très vite avéré habile avec les armes à feu. Il avait ça dans le sang, disaient de lui les membres adultes de la bande, non sans une certaine admiration.

Dans les jours qui avaient suivi la chute des États-Unis, les *Killers* s'étaient associés à d'autres gangs en vue de piller un arsenal. L'opération ayant été couronnée de succès, ils s'étaient ensuite partagé le butin, avant de se séparer, chacun emportant de quoi assurer sa sécurité pendant des années. Lorsque la bande avait été anéantie par un détachement de l'armée illinoise, Speed, qui avait échappé par miracle à la mort en plongeant dans une rivière en crue, était demeuré la seule personne à connaître l'emplacement de la cache. C'était ainsi qu'il était devenu trafiquant d'armes avant d'avoir quinze ans.

Ne pouvant bien évidemment traiter lui-même, il avait trouvé un intermédiaire en la personne de Freiberg, un musicien qui avait appartenu à plusieurs groupes jadis célèbres – Speed avait oublié lesquels : il n'avait pas la mémoire des noms. Non content d'écouler le stock des *Killers*, le vieil homme avait appris au jeune homme les rudiments de son instrument. Il lui avait enseigné le rôle du bassiste, si humble et pourtant si essentiel, qui doit entrer en osmose avec le batteur jusqu'à ce que tous deux ne forment plus qu'une même entité. Puis il était parti sur la côte ouest, pour monter un combo avec quelques vieux copains du San Francisco psychédélique, et Speed ne l'avait jamais revu. Mais il l'apercevait de temps à autre à la télévision, quand le satellite d'Hollywood consentait à fonctionner à peu près correctement.

Les armes vendues, Speed s'était retrouvé à la tête d'un joli pactole – qu'il ne lui avait pas fallu six mois pour dilapider. La coke était hors de prix dans l'Ohio. Ayant entendu dire que les Frères Libres de Detroit fabriquaient de la synthocaïne, qui coûtait

bien moins cher tout en procurant des effets similaires, il avait mis le cap sur Motor City. C'était là-bas qu'il avait tué son premier homme, lors d'un raid chicogoan. Il avait tenu à se battre aux côtés des Frères Libres, car il avait vu ce qu'ils avaient fait de leur ville, et il pensait qu'un tel endroit devait être préservé de la convoitise des états totalitaires qui l'encerclaient.

Quelques semaines plus tard, il avait abattu un deuxième type, lors d'une violente dispute. Soudain submergé par le souvenir de sa première victime et de l'excitation qu'il avait alors ressentie, cette fabuleuse poussée d'adrénaline qui amplifiait tous les sens, cette formidable et jouissive régression au niveau de l'animal, il avait agi sur une impulsion motivée par son seul plaisir.

Mais il s'était cette fois trompé de cible – et le Frère Aîné l'avait fait expulser. Il avait eu de la chance. Ailleurs, on l'aurait condamné au bagne ou à la pendaison.

Le gémissement d'une sirène s'éleva, quelques centaines de mètres en arrière du camion. Un instant plus tard, l'éclair bleu électrique d'un gyrophare se mit à tourner dans les rétroviseurs, bientôt rejoint par d'autres.

— Il avait raison, dit simplement Ricky.

— Ne me dis pas que tu crois *vraiment* que ce type était le Rock'n'roll ! s'écria le bassiste.

— Ne nous a-t-il pas prévenus ?

— C'est pas une preuve.

Les autres ne dirent rien. Ils avaient sans doute les boules – surtout Keith, qui avait beaucoup insisté pour jouer à Seattle, sous le prétexte vaseux qu'il avait de la famille dans le coin avant la Chute.

Refoulant la colère qui montait en lui, Speed reporta son attention sur la conduite du *truck* lancé à pleine vitesse dans les rues paisibles des faubourgs ; les balles commençaient en effet à siffler autour du massif véhicule. David, le batteur, qui surveillait ce qui se passait derrière eux, la tête passée par la fenêtre, annonça qu'un projectile de gros calibre venait de déchiqueter l'un des pneus arrière. Le camion poursuivit sa course comme si de rien n'était, mais les voitures de police gagnaient peu à peu du terrain. En ville, elles avaient l'avantage. Pour avoir une chance de les semer, il fallait atteindre la campagne, où le moteur surgonflé pourrait enfin déchaîner toute sa puissance.

Speed leva le pied avant de tourner dans une avenue qui, d'après le vieux plan en leur possession, menait vers la grand-route. Il poussa un juron obscène à la sortie du virage en découvrant les carcasses métalliques amoncelées qui barraient l'artère sur toute sa largeur, une centaine de mètres à peine après le carrefour.

Il tourna la tête une fraction de seconde, et son regard croisa celui de Ricky. Comment celui-ci pouvait-il conserver son calme en de telles circonstances ?

— Et merde, je fonce ! grogna le bassiste en écrasant l'accélérateur.

Le camion avait atteint une vitesse d'une soixantaine de miles à l'heure lorsqu'il percuta le barrage avec une violence inouïe. Les épaves de voitures entassées jaillirent, disloquées, dans l'air frais de la nuit. Le véhicule continua sur sa lancée, mais sa remorque, déséquilibrée par le choc, vacilla avant de se coucher sur le côté, entraînant la cabine dans sa chute. Le poids lourd abattu glissa sur une trentaine de mètres pour aller s'immobiliser au pied d'un immeuble qui trembla sous le choc.

Speed demeura un instant hébété. Coincés ! Ils étaient coincés ! Reprenant ses esprits, il regarda autour de lui. Keith et Jerry gisaient inconscients dans le compartiment réservé aux couchettes, où ils se trouvaient au moment de la collision. Quant à David, il avait donné de la tête dans le pare-brise, et un filet de sang coulait sur son visage tordu par une affreuse grimace. Le bassiste se pencha sur lui, tandis que Ricky — que sa ceinture, qu'il bouclait systématiquement, avait protégé lors du choc — s'occupait des deux autres ; le blessé vivait toujours, mais une fracture du crâne était peut-être à craindre.

Sans se soucier des cops qui avaient entrepris de les encercler — à bonne distance, toutefois —, ils sortirent leurs compagnons inconscients de la cabine pour les étendre sur le bitume.

— Eh bien, dit Ricky avec fatalisme, il ne nous reste plus qu'à nous rendre — en espérant que la police du Great Washington n'ait pas la détente trop sensible, ni des instructions trop précises.

Speed lui lança un regard méprisant. Le bassiste bouillait plus que jamais à l'idée de se constituer prisonnier sans même avoir essayé de combattre.

— On n'aurait jamais dû venir ici, gronda-t-il en fouillant dans ses poches à la recherche des deux étoiles de métal qui ne le quittaient jamais.

—Laisse tomber, conseilla Ricky, qui avait deviné son intention. Ils sont trop nombreux. Tu n'arriveras qu'à te faire descendre.

—Ouais, t'as raison. Et c'est pas l'autre barjot qui va nous tirer de cette merde ! Le Rock'n'roll – non mais ! Pour qui il se prend, ce connard ?

Une clameur monta soudain au-delà du cercle des hommes sans visage. Ces derniers eurent à peine le temps de réaliser ce qui se passait, avant d'être submergés par une horde d'adolescents brandissant des armes improvisées. Ils surgissaient par centaines de nulle part, et les cops étaient si peu préparés à l'éventualité d'une émeute qu'ils n'opposèrent qu'une résistance de principe.

La mêlée dura quelques minutes, durant lesquelles Speed et Ricky se contentèrent d'assister à la curée avec des yeux comme des soucoupes, puis la meute des adolescents se dispersa, sans accorder la moindre attention au truck accidenté, ni à ses passagers – que certains d'entre eux avaient pourtant dû acclamer plus tôt dans la soirée.

— « L'autre barjot », comme tu dis, vient de vous tirer de « cette merde », pour te citer à nouveau, ricana une voix qui parut étrangement familière à Speed.

Il se retourna, une étoile dans chaque main. Son regard incrédule détailla l'inconnu, qui tétait nonchalamment une cigarette à quelques mètres de là.

— Ces gamins sont arrivés au bon moment, reconnut le bassiste. Mais c'est tout.

— Encore un sceptique ! grinça l'arrivant en levant les yeux au ciel – les yeux de John Cipollina. Écoute, *man*, t'as été ce soir à deux doigts de te faire flinguer. Sans moi, les cops t'auraient descendu – ou peut-être jeté en taule, mais c'est moins sûr... Enfin... Puisqu'il n'y a pas d'autre solution...

Il dégaina soudain un revolver, dont Speed aurait juré qu'il n'était pas là une seconde plus tôt. La réaction du bassiste fut instantanée ; les deux étoiles aux branches coupantes comme des rasoirs volèrent vers le prétendu Rock'n'roll avec un mortel chuintement. Mais l'énigmatique apparition n'était déjà plus là.

Restés seuls sur l'avenue déserte, au milieu des corps inertes des cops, Speed et Ricky n'eurent pas besoin de se concerter pour parvenir à la conclusion qu'il était urgent de

filer d'ici. Le temps de ranimer Keith et Jerry, puis de charger David sur un brancard bricolé à partir d'une couchette démontée – et les Losers quittèrent Seattle sur la pointe des pieds, sans rencontrer âme qui vive.

Pas une seconde, le bassiste ne cessa de râler. À voix basse.

LA CITÉ DU ROCK

Sur la route, Great Washington, nuit du 17 au 18 mai 2013.
& New York, été 2002 – printemps 2003.

La vieille Oldsmobile 91 volée dans une rue des faubourgs de Seattle tomba en panne d'essence au bout d'une centaine de kilomètres, au beau milieu de la chaîne des Cascades qui sépare la vallée de la Williamette du Plateau de Columbia. Abandonnant le véhicule, les Losers partirent à la recherche d'un abri, se relayant pour porter David qui n'avait toujours pas repris connaissance. À l'issue de plusieurs heures de marche, ils découvrirent un entrepôt désaffecté qui se dressait dans la pénombre ensanglantée, un peu en retrait de la route. Après s'être concertés, ils décidèrent d'y passer la nuit. Le batteur inconscient fut déposé sur un matelas de mousse plastique, puis les autres s'assirent en demi-cercle autour de lui, mornes et silencieux.

Ricky se proposa pour monter la garde; il se sentait trop excité pour dormir. Tandis que ses compagnons se blottissaient sous les lambeaux de tissu et les plaques de carton qu'ils avaient réunis pour se protéger de la fraîcheur nocturne, il alla se planter devant l'entrepôt, le nez levé vers le ciel. Il devait être trois heures du matin, car la Couche maudite avait presque perdu sa luminosité résiduelle. Elle s'étendait au-dessus de lui, monstrueux couvercle opaque dans la masse duquel passaient de temps à autre des lueurs rougeâtres. À Detroit, on appelait la Vraie Nuit ce bref moment d'obscurité quasi-totale, qui s'achevait lorsque les premiers rayons du soleil venaient enflammer le ciel pour une nouvelle journée baignée de sang.

Mais Detroit est loin, à des milliers de kilomètres de ce coin pourri, à des années de distance dans le passé, songea Ricky.

Pour passer le temps, il fit défiler en esprit l'enchaînement d'événements qui l'avait conduit de la Ville Libre à ce hangar

perdu dans un état connu pour son rigorisme et sa frigidité, tant sexuelle que culturelle.

Dans l'ensemble, la Grande Révolution Amérikkkaine avait été un échec total. Certes, le gouvernement fédéral était tombé – et, avec lui, la prépondérance des Wasps. Mais la plupart des minuscules nations qui s'étaient alors développées comme des bubons sur le corps ravagé des U.\$A. n'avaient pas su prendre les bons virages aux bons moments. Très vite, les plus faibles, les utopistes, les idéalistes avaient été submergés par les durs, les fascistes, les fanatiques – bref, tous ceux qui ne reculaient pas devant la violence pour imposer leur volonté à autrui. Moins d'un an après la Désunion des États, les trois quarts des Villes devenues Libres avant la Chute avaient été détruites ou absorbées par les pays voisins.

Si Detroit avait résisté, c'était avant tout grâce au sens de l'organisation du Frère Aîné, cet ancien yippie devenu chef d'une communauté de six cents mille âmes. Il y avait bien eu quelques tentatives de conquête de la part des Gangsters de Chicago ou des Skunks de Cleveland, mais toutes s'étaient soldées par de cuisants échecs. Les Frères Libres possédaient des armes et n'hésitaient pas à s'en servir, car ils savaient que leur liberté, leur vie elle-même étaient à ce prix.

Trois ou quatre ans s'étaient écoulés lorsque l'aéroport avait été rouvert. Le Conseil de Famille avait passé un accord avec une compagnie canadienne, dont les Boeing déglingués assureraient désormais la liaison avec douze autres villes du continent.

Dont New York, la Cité du Rock.

Véritable paradis pour les musiciens qui convergeaient vers elle des quatre coins du pays morcelé, la Ville Libre était en effet dirigée par une assemblée dont les membres se déclaraient « rockers avant tout » – guitaristes, chanteurs, managers, ingénieurs du son, groupies ou simples fans, ils régnaient sur une population hétéroclite, à qui cette nouvelle classe politique était loin de déplaire.

Comme beaucoup de gamins de Detroit, Ricky avait rêvé de devenir une rock-star, mais les événements ne lui en avaient guère laissé le loisir. Il avait néanmoins trouvé le moyen d'apprendre quelques accords de guitare et les bases de l'harmonie musicale. À ses yeux, New York représentait donc un véritable paradis, l'espoir d'enfin mener la vie à laquelle il aspirait, au lieu de travailler dans les plantations hydroponiques installées

dans les anciennes usines Ford. Comme il ne possédait pas un cent, puisqu'aucune forme d'argent n'avait cours dans la Ville Libre, il avait négocié avec les Grands Frères pour que le Conseil de Famille – qui était bien obligé de manipuler des devises, dans le cadre des échanges commerciaux avec l'extérieur – lui offrit un billet pour Kennedy Airport.

Une fois sur place, Ricky trouva un emploi de roadie pour un groupe sexodestroy sobrement intitulé Oh ! Darling, Suck My Dick Once Again Before I Die, mené par le guitariste Burning Bollocks. Alcoolique au dernier degré, celui-ci avait pris l'habitude de s'injecter du whisky en intraveineuse avant de monter sur scène ; il mourut quelques mois plus tard d'un arrêt cardiaque, au beau milieu d'un solo que les – rares – spectateurs présents prirent un malin plaisir à qualifier de *killer*.

Ricky avait alors vécu de petits métiers, balayant les salles de spectacle après les concerts, faisant la plonge dans diverses gargottes, vendant de l'herbe ou des cordes de guitare à un coin de rue... Il ne se posait guère de questions ; la réalité s'était imposée à lui – dure, noire et écrasante. Les grands idéaux, les rêves d'adolescents n'avaient plus cours dans un univers où le seul mot d'ordre était de survivre à tout prix.

Il s'était résigné à entrer dans une équipe d'assainissement – un travail dangereux, mais qui payait fort bien – lorsqu'il avait rencontré l'Iguane.

Ce sexagénaire musculeux, dont le corps conservait, semblait-il, toute la souplesse de la jeunesse, avait commencé sa carrière à l'époque où l'Amérikkke s'englissait dans les méandres marécageux de la guerre du Vietnam. Étonnamment, il avait été une légende avant même de devenir une star. L'effondrement des U.S.A. l'avait trouvé à New York, durant les fameuses Émeutes du Crapaud.

Une fois la paix revenue dans la ville, on lui avait demandé de se présenter aux élections municipales, sous l'étiquette Gloires du Rock, qui réunissait quelques grosses pointures de heavy metal et de hard FM sur le déclin. Mais il avait refusé, pour aussitôt rallier les rangs des Garagistes – lesquels avaient remporté haut la main un scrutin assez troublé. L'Iguane, qui n'avait à aucun moment imaginé qu'il serait élu, s'était retrouvé bombardé maire de la ville.

Le plus grave problème qui se posait alors à New York et aux banlieues attenantes était l'existence de la Nouvelle Terre

Promise, un état puritain rassemblé autour de Boston. Ses habitants, qui s'étaient baptisés Pères Pèlerins, avaient récemment porté au pouvoir un télévangéliste reconverti dans le mysticisme politique bon marché. Des années plus tôt, les individus de ce genre se seraient contentés d'engranger des fortunes sur le dos des gogos; en ces temps troublés, ils menaient des états entiers, qui constituaient dès lors une menace permanente pour la sécurité de leurs voisins.

Les Gloires du Rock, qui ne doutaient de rien, prônaient une guerre totale. Menés par un guitariste de heavy metal au nom suédois imprononçable, ils se paraient d'ornements vikings et brandissaient de longues épées à chacun de leurs concerts/meetings. Il fallait étriper ces chiens de pères-la-pudeur, hurlaient-ils sur fond de guitares sursaturées.

Les Garagistes, quant à eux, étaient plutôt divisés sur la question. Mais les années de la galère avaient aiguisé l'intelligence de l'Iguane. La solution pacifique existait bel et bien – et il avait su la trouver.

— Pour ces gens-là, avait-il expliqué à Ricky dès leur première rencontre, les rockers représentent le Mal absolu, quelque chose comme un Noir gigantesque avec une queue d'un mètre de long qui se shoote en lisant Karl Marx pendant que Miss America lui taille une pipe. Du coup, ils nous haïssent – mais en même temps, on leur fout la trouille. Le tout, c'était de la leur flanquer suffisamment pour qu'ils n'osent même plus nous attaquer.

« Alors, tu vois, quand on coinçait un de leurs espions, on ne le liquidait pas. On se contentait de le reconduire à la frontière – en le bousculant un peu pour faire bonne mesure. Rien de bien méchant, quand tu sais qu'ils pendaient les nôtres après leur avoir fourré les couilles dans la bouche... Et dire que ces types prétendaient propager la bonne parole et préparer la venue du Royaume de Dieu ! Enfin, bon.

« Avant de relâcher leurs espions, on les obligeait à avaler de quoi bander et halluciner toute la journée, et on les forçait à regarder des films de cul. En général, vu comment ils étaient frustrés, ils se mettaient à violer tout ce qui se trouvait sur leur chemin – enfin, à *essayer*, parce qu'ils étaient de toute manière trop défoncés pour attraper qui que ce soit. Du coup, leurs petits copains leur laissaient à peine le temps de faire leur rapport avant de les couper en morceaux. De vrais sauvages, ces gens-là !

« La ruse, c'était le *contenu* du rapport. Les espions des Pères Pèlerins crevaient de trouille dès qu'ils mettaient les pieds à New York — à cause de toutes les conneries qu'on racontait sur nous à Boston. Alors, on en rajoutait un peu. Par exemple, on a pris tous les cadavres de la morgue pour les disperser dans la ville, un peu « arrangés » avec du maquillage et du latex pour leur donner un air franchement effrayant... Vu qu'on était en hiver et qu'il faisait moins vingt, ils risquaient pas de se mettre à puer. On a aussi fourni de la dope à tous les junkies, à tous les crackers, à condition qu'ils se défoncent ostensiblement à tous les coins de rue. On a ressorti tout ce qu'on a pu trouver comme affiches pornogore et on les a placardées sur les murs. Il y avait des concerts géants au Madison Square Garden avec adoration de Moloch et sacrifices humains... Flippe pas. C'était du bidon — mais les espions, eux, y croyaient dur comme fer.

« Résultat des courses, les pères-la-pudeur se sont dit qu'on était peut-être un trop gros morceau pour eux. Alors, ils se sont tournés vers le nord-ouest, et ils ont commencé à grignoter les états d'à-côté. Tu penses bien que les Canadiens ne les ont pas laissés faire !

— J'ai entendu parler de ça, était intervenu Ricky. Les Bostoniens se sont fait bouffer, non ?

— Exact. C'était d'ailleurs le but recherché. Énerver Ottawa, pousser le Canada à envahir le Nord-Ouest jusqu'à la frontière de Pennsylvanie. Du coup, exit les Pères Pèlerins.

— Mais les Canadiens auraient pu en profiter pour continuer vers le sud et s'emparer de New York !

L'Iguane avait secoué la tête.

— Première leçon, avait-il dit, avec une gentillesse à peine condescendante. Les vieilles nations sont en général moins agressives que les jeunes. En prime, l'existence d'un port franc, d'une Ville Libre aux portes du Canada arrange tout le monde, même les fascistes de Virginie. New York est une cité de drogués, de voleurs et de rockers, mais on y fait des affaires ; dans le monde d'aujourd'hui, c'est sans doute ce qu'il y a de plus important.

— Et ensuite ?

— À la fin de mon mandat, j'ai refusé de me représenter. J'estimais que j'avais assez donné pour la communauté. Et puis, j'avais envie de monter sur scène pour le plaisir, et non pour faire de la propagande.

L'Iguane avait engagé Ricky comme choriste, mais celui-ci, malgré l'admiration qu'il éprouvait pour ce *mentor* inhabituel, ne parvenait pas à mettre toute sa conviction dans ses vocaux. Il avait l'impression d'être un accessoire, alors qu'il aurait voulu jouer un rôle essentiel. Pensant qu'il s'agissait là d'une manifestation d'orgueil, il s'en était ouvert à l'Iguane.

— Deuxième leçon, lui avait répondu le vieux chanteur en hochant la tête d'un air miséricordieux. Sur scène, tu dois être là. Présent. Totalement présent. *Tu es là*, et rien ni personne d'autre. Tu es la musique, tu es le rythme, tu es le public. Tu dois tout sentir et tout deviner. Chacun est en toi et tu es en tous. (Le vieux rocker avait rivé son regard dans celui de Ricky, et le jeune homme y avait vu tourner le souvenir de milliers de shows, sur toute la planète.) C'est un travail très humble et très important. Te fondre dans cet ensemble pour être toi-même.

Il n'y avait pas eu de troisième leçon. Ricky était resté huit mois dans le groupe de l'Iguane, puis celui-ci avait décidé de faire ses adieux à la scène. Agé de plus de soixante ans, il souffrait d'un début de rhumatisme articulaire, encore peu douloureux mais gênant pour quelqu'un qui avait l'habitude de se démener autant que le vieux rocker.

Il n'y avait pas eu de troisième leçon, mais il y avait eu un conseil :

— Retourne à Detroit, c'est là que se trouve l'esprit du rock. Retourne à Detroit, branche-toi avec des musiciens, monte un groupe.

Ricky avait suivi cette recommandation. Et, à présent, adossé au mur d'un hangar déglingué, il regardait tristement la Couche de Bolgenstein, cette enveloppe de gaz, de poussières et de radiations qui emballait la Terre comme un monstrueux papier de bonbon, s'illuminer de mille feux sous les rayons du soleil encore invisible.

L'esprit du rock..., songea-t-il. *Je ne pouvais pas deviner que tu ne parlais pas au sens figuré. Alors, comme ça, tu l'as rencontré, toi aussi ? Que t'a-t-il dit ? Que t'a-t-il promis ?*

Il était à Detroit il y a quarante-cinq ans et je l'ai vu tout à l'heure à Seattle. Quel rapport entre ces deux visitations ? Quel secret m'as-tu communiqué en me lançant sur les routes ? Savais-tu seulement qu'il y avait un secret ?

Non. Tu ne le savais pas. Car toi et moi et tous les autres ne sommes que des jouets, aux mains de puissances dont nous ignorons tout.

Que s'est-il passé dans la Psychosphère ?

DANS SON ÉCRIN DE VELOURS

Detroit, début du XXI^e siècle.

& Great Washington, 18 mai 2013, 07:14.

Comme beaucoup de gamins pauvres de Detroit, Jerry Ortega n'avait guère eu d'autre possibilité que d'entrer dans les Petites Brigades des Frères Libres. En tout cas, c'était la seule manière d'avoir à manger *et* de se sentir digne. Certains se suffisaient d'avoir à manger, mais Jerry n'était pas de ceux-là – contrairement à ses parents, assistés professionnels, pour qui l'aide fédérale disparue avec les États-Unis avait simplement été remplacée par les distributions de la Libre Fraternité.

Le travail des Petites Brigades, composées d'adolescents entre quatorze et dix-huit ans, consistait avant tout à débarrasser l'immense réseau d'égouts s'étendant sous la ville des créatures mutantes qui y grouillaient. Ces bestioles invraisemblables, dont la plupart se révélaient par bonheur inoffensives, étaient apparues – de façon spontanée, semblait-il – dans les jours qui avaient suivi la Chute. Les rumeurs au sujet du déversement d'une importante quantité d'un produit mutagène en amont de Detroit n'avaient jamais pu être confirmées, mais il n'existait a priori pas d'autre explication.

Jerry détestait ce boulot. On passait son temps à griller au lance-flamme des choses qui avaient l'air de morceaux de steak saignant ou de méduses hérissées de piquants, sans même chercher à en identifier la nature exacte. Dangereux ou non, ces êtres approximatifs, dont la plupart paraissaient tout droit sortis d'un cauchemar d'ivrogne, devaient être détruits, afin de les empêcher de propager leur capital génétique en folie. Pour ce qu'on en savait, leur ADN se modifiait si vite qu'il était exceptionnel de voir les enfants ressembler – ne fût-ce que vaguement – à leurs parents.

C'était lors d'une de ces expéditions qu'il avait découvert la Guitare. Il s'était écarté de ses compagnons, et suivait un collecteur désert, lorsqu'il avait repéré une longue valise noire qui descendait le courant dans sa direction. Après l'avoir repêchée, il l'avait ouverte – et le sortilège s'était abattu sur lui à la vue

de la Stratocaster rouge dans son écrin de velours. Il n'avait jamais parlé de cela à quiconque, mais il lui semblait que l'instrument s'était alors emparé de son âme.

La Guitare était enchantée, il en avait la certitude. Sinon, comment expliquer qu'il eût appris à jouer en quelques semaines, à l'aide d'une vieille méthode dont il manquait des pages? Un sorcier ou un magicien lui avait donné vie – et, à partir du moment où Jerry l'avait vue, elle avait gouverné sa vie à lui. C'était elle qui l'avait poussé à monter un groupe, puis un autre, puis encore un autre... Et lui, il s'était contenté de suivre, de laisser ses doigts courir sur le manche. C'était si facile.

Il tournait dans les réfectoires de la ville avec un combo soul-funk intitulé Dr. Superfunk & the Punk Corridor, lorsqu'il avait rencontré Ricky. Bien sûr, il connaissait déjà le chanteur de réputation; tout le monde, à Detroit, avait entendu parler de Ricky Volcano, le Frère qui était allé dans la Psychosphère, où il avait vu le Serpent d'Angoisse étouffer dans ses anneaux le Rêve américain durant la Dernière Nuit des U.S.A. Mais jamais il n'aurait pensé qu'une telle célébrité pourrait avoir un jour une raison quelconque de s'intéresser à lui.

Pas de problème, la Guitare était bel et bien ensorcelée.

Que va-t-il se passer, maintenant que je l'ai perdue? songea Jerry. *Serai-je encore capable de jouer comme avant?*

Il décolla son épaule du mur de l'entrepôt pour aller se dégourdir les jambes devant la bâtisse. Bien qu'il n'eût guère dormi, il ne se sentait pas fatigué. Tout au plus nerveux, mais il y avait de quoi, après la soirée de la veille, et cette entité qui s'était à deux reprises manifestée à eux.

L'esprit du Rock'n'roll... Était-ce lui qui hantait la Stratocaster rouge? Ou bien la Guitare l'avait-elle suscité pour avertir le groupe de la menace qui planait sur lui, et l'aider à y échapper?

Quoi qu'il en soit, il est à nos côtés, pensa Jerry, et cette idée l'apaisa, car il avait l'habitude des alliés surnaturels. Nul n'aurait été assez fou pour descendre dans les égouts sans une bonne demi-douzaine de talismans et quelques *mantras* à réciter dans les moments d'angoisse. Les sous-sols de Detroit n'étaient pas uniquement peuplés de mutants; ils abritaient aussi des créatures défiant toute logique rationnelle – succubes

aux lèvres ardentes qui vous flanquaient la chaude-pisse si vous aviez le malheur de céder à leurs avances, fantômes encaoulés traînant derrière eux de lourds boulets peints de couleurs psychédélics, structures d'énergie quasiment pure réputées pour absorber le fluide vital des êtres humains... Afin de se garantir contre ces êtres magiques, les chamans conseillaient de conclure un accord avec une divinité protectrice, à sélectionner parmi un panthéon hétéroclite où Shiva voisinait avec Marilyn Monroe, et la Petite Fumée avec Henry Ford, premier du nom. Jerry, lui, avait tout d'abord choisi Daredevil – avant de se tourner vers Jimi Hendrix à la suite de la découverte de la Guitare.

Le matin enflammait à présent le ciel. De quoi serait faite cette journée qui s'annonçait ? Le guitariste préférait ne pas y penser. L'état de David lui inspirait en effet les plus vives inquiétudes, et ce n'était pas dans ce coin laissé à l'abandon qu'ils trouveraient un médecin.

Il venait tout juste de formuler cette pensée, lorsqu'il distingua une petite silhouette blanche qui marchait dans sa direction sur le chemin menant à l'entrepôt. L'endroit n'était donc pas aussi désert qu'il y paraissait. Sur ses gardes, un bon gourdin à portée de la main, Jerry regarda le nouveau venu approcher, tout à la fois inquiet et intrigué.

Vêtu d'une blouse où était cousu un écusson de la Croix-Rouge, l'homme adressa un signe de la main au guitariste lorsqu'il découvrit que celui-ci l'observait. Il tenait à la main une sacoche d'allure tout à fait médicale. Avec son front dégarni et son regard enfoncé, il ressemblait à un acteur qui avait été célèbre avant la Chute – Jack Nickelbaum, ou quelque chose comme ça...

— C'est vous qui avez un blessé ? demanda-t-il dès qu'il fut à portée de voix.

— Comment pouvez-vous être au courant ? s'étonna Jerry, incrédule.

L'homme gratta d'un air négligent sa joue mal rasée. Le mouvement fit remonter la manche de sa veste, révélant la grosse montre qu'il portait au poignet gauche. Sur le cadran démodé, les aiguilles indiquaient sept heures quatorze.

— On m'a prévenu, c'est tout. Où est-il ?

— À l'intérieur du hangar, répondit le guitariste. Venez.

ADAM FAITH HEALER

Le Temps coule comme il peut. S'il coule.

Non seulement l'arrivée de ce médecin avait quelque chose de providentiel, mais il était lui-même trop beau pour être vrai, avec sa blouse immaculée et ses tempes grisonnantes. Et le nom sous lequel il s'était présenté n'arrangeait rien : Adam Faith Healer – Adam Guérisseur. En outre, Ricky ne parvenait pas à se départir de l'impression qu'il connaissait son visage. Cela faisait beaucoup trop pour un seul homme – s'il s'agissait bien d'un être humain, ce dont le chanteur avait tendance à douter.

— Il a reçu un sacré choc, mais il s'en tirera, annonça le docteur en se redressant. Je vais lui faire une injection. Ensuite, il faudra l'emmener à l'abri, plus haut dans la montagne. Tout le coin n'en a plus pour longtemps.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? aboya Speed, les sourcils froncés.

Faith Healer ne parut pas impressionné par sa hargne ostensible. Il sourit, et Ricky se demanda à nouveau où il avait bien pu le voir auparavant. Sur un écran de télé ou de cinéma, peut-être...

Non. Plutôt en photo. Un bref instant, le cliché en question passa devant les yeux de son esprit : une image froissée en noir et blanc, flanquée de pavés de texte flous et soulignée d'un commentaire illisible. Ce visage avait-il fait la une des journaux ? Et, si oui, à quelle époque ?

— Que cet endroit va disparaître sous peu.

— Disparaître ? insista Jerry, tout aussi perplexe que le bassiste.

— Comment ça, disparaître ? renchérit Keith en se triturant la lèvre inférieure, ce qui dénotait en général son incompréhension.

Le médecin ouvrit sa sacoche sans répondre, pour en tirer une seringue sous plastique et une ampoule oblongue. Avec des gestes posés, il aspira le contenu de celle-ci dans celle-là, puis il prit un garrot dans sa trousse et s'agenouilla auprès de David.

Speed se baissa pour ramasser l'ampoule que Faith Healer avait laissée tomber à terre et l'inspecta sous toutes ses faces d'un air méfiant.

— Comment ça se fait qu'il n'y ait rien de marqué dessus ? demanda-t-il avec une agressivité larvée.

Au ton de sa voix, Ricky sut qu'un drame risquait d'éclater s'il n'intervenait pas. Il se déplaça de manière à pouvoir

s'interposer entre le bassiste et la *créature* en blouse blanche, au cas où les choses tourneraient mal.

— Ah bon ? répondit le médecin, l'air surpris. montrez-moi ça ? (Il prit l'ampoule des mains de Speed et la leva à hauteur de ses yeux.) Mais si, je vois une inscription – regardez ! Là, en tout petit...

Il rendit le petit cylindre de verre au bassiste – puis, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption, il passa le garrot au bras de David et planta l'aiguille avec une aisance impressionnante dans la veine qui saillait à la saignée du coude. Une fleur de sang apparut dans la seringue.

— Hé, mais c'est marqué « PR 96 » ! s'écria Speed, alors que Faith Healer pressait le piston.

Ricky vit dans ce détail la confirmation de ses soupçons ; ce médecin était bien un être de même nature que le Rock'n'roll. Également connu sous le nom de *semen of gods*, le PR 96, qui avait été synthétisé dans les années 90 par deux chercheurs travaillant pour le compte du gouvernement des États-Unis, permettait d'accéder à un univers mental, baptisé Psychosphère par ses inventeurs, où les individus possédant des facultés télépathiques pouvaient créer décors et créatures illusives. Seulement, la formule de cette drogue mythique avait été perdue dans le chaos de la Désunion, lorsque des émeutiers avaient incendié le siège de la *Telepathic Trips Organization*, l'entreprise qui en assurait l'exploitation commerciale.

— Évidemment, répondit Faith Healer après avoir terminé l'injection. Sinon, comment voulez-vous que votre batteur aille dans la Psychosphère ?

Si cet endroit risque de disparaître, cela ne signifie-t-il pas que nous sommes déjà dans la Psychosphère ? se demanda Ricky. Mais une trop grande confusion régnait dans son esprit pour qu'il pût raisonnablement espérer trouver une réponse ferme à cette question déstabilisante au possible.

— Espèce de salaud ! cracha Speed. Je vais te...

— Tu ne vas rien faire du tout ! coupa Ricky d'une voix. Souviens-toi de *l'autre barjot*.

Les yeux noirs du bassiste affrontèrent un instant ceux du chanteur, puis une lueur de compréhension s'alluma tout au fond des pupilles dilatées par la synthocaïne qu'il avait reniflée dès son réveil.

— Oh, je vois. Encore un putain de mutant. Ça commence à bien faire. (Il se tourna à nouveau vers le médecin.) Qu'est-ce que vous nous voulez ?

— Disons que je rends service à un ami.

— Le Rock'n'roll ?

Le médecin eut un sourire amusé, presque attendri. *Il nous prend pour des gamins*, se dit Ricky. *Des gamins – ou des crétins !*

— On peut l'appeler comme ça. Bon, je ne voudrais pas vous presser, mais j'ai l'impression que la disparition de cette séquence est pour très bientôt. (Faith Healer piocha une nouvelle ampoule dans sa trousse.) À qui le tour ?

— Pas question, répliqua Speed. Je touche pas à votre sale-té, moi !

— Ça serait bien la première fois que tu refuserais d'essayer une nouvelle défonce, railla Jerry, s'attirant un regard meurtrier de la part du bassiste.

Nous perdons du temps. La séquence où nous nous trouvons risque d'être effacée d'un instant à l'autre – et nous avec si nous ne nous dépêchons pas !

Il faut que je prenne les choses en main. C'est moi le leader, après tout !

— Je passerai le premier, annonça Ricky en commençant à remonter la manche de son sweat-shirt. J'ai foi dans le Rock'n'roll.

Avec un sourire d'encouragement, le médecin prépara une nouvelle seringue. Alors seulement, le chanteur s'aperçut que la grosse montre que Faith Healer portait au poignet ne possédait ni chiffres, ni aiguilles. Il voulut en faire la remarque, mais ses cordes vocales refusèrent de lui obéir, et il n'émit qu'un croassement rauque, tandis qu'une abondante sueur à l'odeur inhabituelle se répandait sur son visage, lui procurant une troublante sensation de fraîcheur. En levant la main pour s'essuyer le front, il découvrit qu'il n'avait plus de bras, mais des ailes couvertes de plumes noires. Lorsqu'il tenta de crier, envahi par une subite panique, il ne réussit qu'à faire claquer le bec sombre qui avait remplacé ses lèvres.

Un corbeau. Je suis un corbeau.

Il regarda autour de lui, à la recherche des autres Losers, mais il était seul, à présent. Seul au milieu d'un décor qui se délitait en une pâte collante et malléable, agitée de convulsions qu'il ne put s'empêcher de trouver parfaitement obscènes.

Ce lieu est en train de disparaître, exactement comme Faith Healer l'avait annoncé, songea-t-il avec résignation.

Puis, étendant ses ailes, il prit son essor vers des contrées plus stables.

S'il en existait quelque part.

En chemin, il fut rejoint par quatre oiseaux identiques à lui-même, dont il supposa qu'il s'agissait des autres Losers. Ils volèrent un long moment de conserve dans un ciel incertain, où dérivait de gros nuages luminescents qui se déformaient avec lenteur sous l'action d'insensibles courants. Ni les couleurs, ni les formes qui les entouraient n'étaient descriptibles à l'aide de mots humains. La structure générale de cet espace elle-même paraissait biaisée, comme s'il se repliait en tous sens, piégeant la lumière à l'intérieur d'un labyrinthe qui comportait un trop grand nombre de dimensions.

Ces perceptions étranges ne correspondaient pas exactement à ce que Ricky avait pu observer de la Psychosphère lors de sa précédente incursion. Mais celle-ci remontait à près de trois lustres, durant lesquels ses souvenirs avaient largement eu le temps de se déformer et de s'effacer. De surcroît, l'univers mental étant changeant par définition, le chanteur ne s'attendait pas à le retrouver tel qu'il l'avait laissé – d'autant que les événements qui s'y étaient déroulés durant la Dernière Nuit de l'Amérikke avaient certainement eu des conséquences suffisantes pour que l'on pût parler de bouleversements.

Ricky voulut récapituler ce qu'il savait de cet endroit. Sans grand succès. Ses pensées se brouillaient dès qu'il tentait de les ordonner. Il ne se souvenait pas d'avoir déjà été victime d'une telle confusion mentale, pas même sous l'effet des hallucinogènes qu'il avait consommés épisodiquement au temps de sa jeunesse. Il se demanda s'il en allait de même pour ses compagnons, et supposa que c'était le cas.

Pourtant, Faith Healer, ou quel que soit son véritable nom – s'il en a un –, n'a pas eu le temps de me shooter, pensa-t-il avec une lucidité inattendue. Par conséquent, ce que je suis en train de vivre ne peut être imputé à l'effet du semen – à moins que cette fichue drogue ne puisse agir avant qu'on ne la prenne, mais ça m'étonnerait franchement.

Donc, nous étions déjà dans la Psychosphère lorsque ce soi-disant toubib a débarqué. Mais dans ce cas, pourquoi nous a-t-il fait tout ce cinéma au sujet du PR 96 ? Parce qu'il voulait s'assurer

que nous accepterions l'idée de nous retrouver dans ce fichu univers télépathique ?

Oui, ce doit être ça. En théorie, personne ne peut y accéder sans l'aide du semen. Le toubib s'est donc contenté de... de rationaliser notre situation. Pour que nous ne paniquions pas trop.

Et, s'il avait été un peu plus rapide, ça aurait marché.

Enfin, je crois.

CINQ DOIGTS D'UNE MAIN

Le Temps coule comme il peut. S'il coule.

Sans transition, il se retrouva en train de marcher sur un sentier de montagne. Les autres Losers étaient là, eux aussi, le suivant à pas lents – tout d'abord Speed, puis Keith et Jerry, qui portaient un brancard flambant neuf où reposait David, toujours plongé dans l'inconscience. Rien, dans leur attitude ou dans les propos laconiques qu'ils échangeaient, n'indiquait qu'ils se souvenaient d'avoir été brièvement changés en corbeaux, et Ricky se demanda s'il n'était pas le seul à avoir eu conscience de cette inexplicable métamorphose.

Le bassiste lui adressa un clin d'œil sans signification précise. L'expression de dureté qui marquait ses traits en temps ordinaire s'était effacée pour céder la place à un sourire béat ; Ricky, qui ne l'avait jamais vu si détendu, si serein, en conclut qu'il avait eu le temps de recevoir l'injection de PR 96 avant d'être emporté à son tour. La drogue avait-elle chassé ce qui motivait sa haine et sa violence ? Probablement.

— Tu te souviens de la manière dont on est arrivés ici ? demanda-t-il à Speed, d'une voix qu'il aurait voulue moins étranglée.

— Évidemment. Pas toi ?

— J'ai comme qui dirait un trou de mémoire.

— Ça doit être ce foutu stuff, commenta le bassiste avec une douceur que Ricky ne put s'empêcher de trouver inquiétante. À moi aussi, il me fait un effet bizarre. (Il renifla.) Pour ce qui s'est passé, c'est pas compliqué, tu sais... Après le fix, on est juste partis dans la direction indiquée par le toubib. Maintenant, me demande pas à combien de temps ça remonte, hein ? (Il haussa un sourcil, puis l'autre.) D'ailleurs, ça me fait

penser... (Il tourna la tête vers le reste du groupe.) Ça va ? Vous ne fatiguez pas trop ?

Keith secoua la tête. Ses yeux cernés lui donnaient un faux air de chien battu.

— David en n'a pas l'air, comme ça, mais il est léger comme une plume. On pourrait continuer pendant des heures.

— Parle pour toi, dit Jerry. Moi, je commence à avoir carrément mal aux bras.

Speed se proposa pour prendre sa place. Le guitariste lui céda les poignées du brancard, interloqué par la gentillesse avec laquelle le bassiste venait de s'exprimer. Ricky aurait eu bien d'autres questions à poser à ses compagnons, mais les mots ne lui venaient pas. Par contre, il dut accomplir un effort pour s'empêcher de croasser en battant des ailes — euh, des bras. Le corbeau dont il avait un temps pris l'apparence était toujours présent en lui, sous la forme de structures instinctives enfouies dans les profondeurs de son esprit.

Ils poursuivirent leur progression. Le chemin descendait à présent vers une petite vallée envahie de broussailles et d'arbustes aux branchages torturés. Des odeurs inidentifiables flottaient dans l'air tiède de la nuit rouge finissante. Ricky leva les yeux vers le voile de sang qui masquait les étoiles. Il lui parut plus ténu, moins coloré que d'habitude ; la face ronde de la Lune y était distinctement visible, tel un œil couleur vieux rose dérivant dans le ciel palpitant.

David remua sur la civière, émit un grognement et ouvrit les yeux.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Keith et Speed posèrent le brancard à terre. David se redressa, encore mal assuré sur ses jambes. Jerry l'aida à s'asseoir, le dos calé contre un gros rocher, puis Ricky lui expliqua en deux mots ce qui s'était passé depuis qu'il avait perdu connaissance. En guise de conclusion de son récit, il répéta quasiment mot pour mot ce que Speed lui avait dit un instant auparavant ; ce n'était vraiment pas le moment de raconter l'épisode des corbeaux et des nuages lumineux qui possédaient trop de dimensions.

— Merci, les copains, dit David lorsqu'il se fut tu.

— De rien, vieux, répondit Speed, sans la moindre trace d'agressivité dans la voix. Tu es mon pote.

Cette déclaration presque invraisemblable dans la bouche du bassiste ne surprit même pas le batteur.

— Ça te passera, plaisanta-t-il.

Speed lui jeta un regard plein de tendresse. Il était impossible de ne pas percevoir l'amour qu'il irradiait. Lorsqu'il prit la parole, sa voix était celle d'un enfant, pointue et empreinte d'innocence :

— Je ne rigole pas. En fait, je crois que j'ai jamais été aussi sérieux. Qu'est-ce que j'ai pu être con, hein ? Vous auriez dû me le dire, que je déjantais !

— Tu ne nous aurais pas écouté, répliqua Ricky, que l'attitude du bassiste perturbait au plus haut point.

— T'étais bloqué, insista Keith. Calé sur la mauvaise fréquence, la mauvaise vibration... Ton jeu de basse, mec, c'est de la haine à l'état pur – tu t'en es jamais rendu compte ?

Speed baissa les yeux. Tous pouvaient sentir la confusion qui s'était emparée de lui. Pour la première fois peut-être, il se risquait – ou, plutôt, se résignait – à affronter en face ce qu'il était, à contempler paisiblement sa personnalité mise à nu. Cette drogue n'était peut-être pas le légendaire PR 96, mais elle possédait des effets éminemment thérapeutiques.

Il est en pleine catharsis, songea Ricky.

Puis il se demanda où il avait pu apprendre ce mot, pour conclure aussitôt, avec un soupçon d'angoisse, qu'on le lui avait soufflé.

Plus tard, après dix minutes ou dix heures de marche, ils parvinrent à l'entrée d'un étroit défilé qui s'enfonçait entre deux parois de roc dénudé.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jerry.

— On continue, décida Ricky sans l'ombre d'une hésitation.

— Pour aller où ?

— Ce chemin conduit bien quelque part.

— Tout droit chez les pillards ? suggéra Keith avec une indifférence anormale.

— Ça m'étonnerait. Même une bécane de trial n'y passerait pas – et les pillards ne se déplacent jamais à pied. Et puis, de toute manière, ça m'étonnerait qu'on tombe sur le Che dans la Psychosphère !

— N'empêche que marcher sans but...

— On a un but, assura Ricky. Seulement, on ne le connaît pas.

— Tu causes par énigmes, reprocha David.

Ricky se laissa tomber sur une pierre plate et ôta ses bottes. Ses pieds commençaient à le faire souffrir, les mexicaines à bout pointu n'étant pas exactement conçues pour la marche en montagne. Retirant ses chaussettes trouées, il entreprit de masser ses orteils endoloris, songeant qu'une bonne douche ne lui aurait pas fait de mal.

— On fait une pause et j'essaye de vous expliquer ça, d'accord ?

Les autres s'installèrent à leur tour, le plus confortablement possible. Tirant un petit sachet d'herbe de sa poche, Speed confectionna en un tournemain un stick presque aussi fin qu'une allumette. Ses gestes avaient perdu la nervosité qui les caractérisait habituellement. Il était quelqu'un d'autre, se dit le chanteur avec un frisson.

— Apparemment, commença Ricky, le Rock'n'roll nous a à la bonne. Ça fait deux fois qu'il nous tire du pétrin – peut-être trois, puisqu'il y a toutes les chances que ce soit lui qui nous ait envoyé le toubib.

Speed hocha la tête, et le chanteur comprit qu'il en était arrivé aux mêmes conclusions que lui. Cette drogue que leur avait donnée Adam Faith Healer n'avait pas pour seule destination d'arracher David à son inconscience.

Seulement, moi, je n'en ai pas pris. Ou alors, je l'ai oublié...

— Il nous a prévenus des intentions des cops, d'accord, fit Jerry. Mais c'est tout. L'émeute...

— C'est lui qui l'a déclenchée, affirma Ricky. Si ce type est bien le Rock'n'roll, son esprit, son incarnation – enfin, quelque chose dans le genre –, il doit posséder des pouvoirs suffisants pour pousser des centaines de gosses à démantibuler une bande de cops mécaniques...

— Et le *semen* ? insista Jerry. Pourquoi le toubib nous en a-t-il donné ?

Il y eut un instant de silence – puis, à la surprise générale, ce fut Speed qui prit la parole :

— Souvenez-vous de ce qu'il a dit à Ricky : il était *en nous* durant le concert ! À tous les coups, c'est nous qui lui avons permis de... de s'incarner ! On lui a servi de... "supports". Parce qu'on est un groupe. (Son regard se voila.) Ouais, c'est ça ! Il a besoin de nous. De nous cinq.

— Pour quoi faire ? demanda Keith.

Le bassiste eut un geste évasif.

— Aucune idée...

— Moi, j'en ai peut-être une, intervint Ricky. Comme l'a dit Speed, on est un groupe. Cinq musiciens – cinq doigts d'une main. Et même si on s'engueule, des fois, on forme un bloc dès qu'on pose le pied sur une scène. Un monolithe. Pendant les concerts, on ne fait plus qu'un. On est toujours cinq types différents, mais on communique au-delà – ou *en dessous* – des mots.

— C'est sûr, fit David. Quand j'étais à l'université, à Toronto, il y avait un prof qui disait qu'une bonne partie de la communication n'est pas verbale. Les gestes, les expressions, le ton de la voix – tout ça participe aussi...

— Ça paraît logique, commenta Speed. Sinon, on aurait du mal à communiquer pendant les concerts, avec le boucan qu'on fait...

— Le truc, insista Ricky, c'est qu'on se connaît tellement bien les uns les autres qu'on finit par se comprendre d'instinct. Tiens, à Seattle, par exemple... Jerry a rallongé son solo sur *I'm five years ahead of my time*. Eh bien, j'ai senti exactement à quel moment il allait s'arrêter.

— Facile, commenta l'intéressé. Le nombre de mesures est toujours un multiple de quatre.

— Facile? Alors que ton solo en faisait au moins trente-deux? Et que t'étais tellement parti que t'as même pas pensé à annoncer la fin avec la phrase qu'on avait convenue? (Ricky haussa les épaules.) Non, je l'ai senti, perçu, deviné... Je sais pas s'il existe un mot pour désigner ça. Mais ce qui est sûr, c'est que j'ai *su* quand tu allais reprendre la rythmique – tout comme tu as *su* que j'allais sauter dans la salle à la fin de *Holiday in Cambodia*, alors que je ne l'avais jamais fait à ce moment-là.

— Je vois toujours pas où tu veux en venir, fit David.

Ricky prit le stick que lui tendait Speed et tira deux brèves bouffées. Il ne pensait pas que l'herbe aurait un quelconque effet dans la Psychosphère, mais il était d'une génération et d'un milieu social pour qui partager un joint constituait un geste de convivialité.

— À mon avis, Speed a raison, dit-il. C'est cette unité, cette communication « invisible » qui a attiré le Rock'n'roll. À nous cinq, nous formons un groupe, dont la raison d'être est

d'entretenir le rock, de lui permettre de survivre dans un monde où beaucoup trop de gens souhaitent sa disparition.

— Ça n'explique pas pourquoi le toubib a voulu nous y envoyer, dans ce foutu univers télépathique, remarqua Jerry.

— Eh bien, vous admettez qu'on était dans une situation franchement désespérée, non ? David dans le coma, plus de bagnole – le tout en plein milieu du secteur contrôlé par le Che, et avec les cops du Great Washington aux fesses ! On avait toutes les chances d'y laisser notre peau. Peut-être que le seul moyen de nous en tirer consistait à passer dans la Psychosphère, où ni les simulacres, ni les pillards ne pouvaient nous suivre... C'est pour ça que je dis qu'on a un but : on ne sait pas où l'on va, mais on y va tout droit. Parce que l'esprit du rock nous envoie quelque part et qu'il a une raison très précise de nous y envoyer. Voilà.

Il y eut un moment de silence. Chacun gardait les yeux au sol, perdu dans ses réflexions. Puis Speed se leva et désigna l'entrée du défilé, dont les parois s'illuminaient dans la lumière dorée de la deuxième aube de ce jour à nul autre pareil.

— J'ai l'impression qu'on n'a pas le choix. Bordel, ça fait des années que j'ai pas vu un matin aussi *beau* !

Ses compagnons acquiescèrent. Dans le ciel d'un bleu très pur, où ne subsistaient que les étoiles les plus brillantes, un grand oiseau aux ailes curieusement découpées planait à une centaine de mètres d'altitude, poussant de temps à autre un cri qui évoquait la pétarade d'un moteur diesel mal réglé. Il effectua quelques cercles au-dessus des Losers, puis s'éloigna, majestueux, en direction du soleil levant. Sa silhouette ventrue se cambra pour prendre de la hauteur le long du flanc à pic de la montagne.

— Qu'est-ce que c'était ? interrogea Jerry.

— Aucune idée, répondit Ricky.

— Je croyais qu'il n'y avait plus d'oiseaux de cette taille, observa David. Qu'ils avaient tous fini par crever.

— C'était pas un oiseau, dit Speed, qui avait la vue la plus perçante. Vous avez pas vu ses ailes ? Ça ressemblait bigrement à une de ces bestioles préhistoriques, là – un ptéronosaure ou un machin dans le genre...

— Il était plutôt obèse pour un reptile, observa Keith.

— À mon avis, intervint Ricky, c'est la preuve qu'on est bien dans la Psychosphère. Cette lumière, cette bestiole... Pas de doute : c'était du *semen* qu'il y avait dans ces ampoules.

Mais je n'en ai pas pris, compléta-t-il intérieurement, car il ne voulait pas inquiéter les autres.

— Vous auriez dû demander à ce type de vous laisser une dose pour qu'on l'analyse, dit David. On aurait pu s'en mettre plein les poches ! Vous imaginez le nombre de gens qui cherchent la formule du PR 96 ?

— Et qui aurait disparu avec l'entrepôt pendant que les autres seraient partis se planquer dans la Psychosphère ? coupa sèchement le bassiste, retrouvant soudain une partie – mais une partie seulement – de sa hargne naturelle. T'es bien un gosse de Wasp, tiens ! Le fric, toujours le fric... Je suis bien content qu'on n'ait pas fait ce que tu dis. Moi, si j'avais la formule du *semen*, je la divulguerais pas, tu peux me croire ! T'as vu ce qui s'est passé à cause de cette putain de drogue ? Raconte-lui, Ricky, on dirait qu'il a oublié...

— Il n'a rien oublié, rétorqua le chanteur, non sans agacement. Hein, Dave ? Quand je te disais que j'étais allé dans la Psychosphère et que j'avais vu un grand serpent qui étouffait les U.S.A., tu rigolais bien, ça oui ! Eh bien, réfléchis-y, à mon histoire, maintenant qui tu y es toi aussi. Ça t'évitera de dire des conneries.

— Le *semen* est un truc trop dangereux, renchérit Keith. Beaucoup trop dangereux pour que ton idée soit valable. Tu imagines les conséquences si les gens recommençaient à en prendre ?

— M'enfin ! s'écria David. La Psychosphère, c'est le pied ! Je me suis jamais senti aussi bien – et vous non plus, c'est évident, ne me dites pas le contraire ! Ça ne vous donne pas envie d'y retourner ?

Speed leva sur le batteur un regard dénué de toute émotion.

— Tu ne crois pas qu'il faudrait déjà qu'on en revienne ? Parce que, tu vois, moi, ça fait un moment que je ne suis plus stoned – mais les illusions, elles, sont toujours là !

La gorge de Ricky se serra. Cette réplique tombait à point nommé pour confirmer l'impression qui l'avait peu à peu envahi au fil de la conversation : ses compagnons et lui, ces « cinq doigts d'une main » qu'il avait vantés un moment plus tôt, étaient apparemment prisonniers de la Psychosphère.

UNE MULTITUDE D'APPARENCES

Le Temps coule comme il peut. S'il coule.

Dans le ciel d'un bleu obstiné dérivait le disque étincelant d'un chaud soleil d'été. Au début, l'absence du couvercle ensanglanté de la Couche maudite avait déconcerté Ricky ; il réalisait désormais à quel point il avait pu oublier ce qu'était un jour ensoleillé. Comme ses compagnons, comme la totalité des habitants de la planète, il avait vécu si longtemps dans la lumière rougeâtre de la Couche que son esprit avait fini par en être infecté. L'homme pensait rouge, désormais, songea-t-il ; et ce n'était pas une agréable constatation.

Le défilé ne tarda pas à mourir au bord d'un plateau si vaste qu'ils n'en distinguaient pas les limites. Sur leur gauche se dressait une forêt de résineux au feuillage vert sombre, d'où émergeaient des constructions évoquant les clochers multicolores d'églises futuristes. Les bois étaient donc habités ; à moins qu'il ne s'agît de bâtisses sans bâtisseur, pures créations mentales surgies d'un quelconque inconscient, individuel ou collectif. À droite s'étendait un damier de marais et de prairies où paissaient des bovidés somnolents.

— À votre avis ? demanda David.

— Suivons la lisière de la forêt, proposa Ricky.

Ils la longèrent sur plusieurs kilomètres sans que le paysage ne subit de modifications. Les troncs serrés des résineux interdisaient d'observer le sous-bois baigné d'une obscurité perpétuelle ; marécages et pâturages se succédaient au bord du chemin, en un décor de campagne archétypale. Les bovidés, quant à eux, ressemblaient au croisement d'une vache et d'un auroch, avec leur pelage blanc semé de grandes taches noires et leurs cornes acérées à la forme agressive.

— Un paysage mental, souffla Ricky. On a rêvé ce lieu.

— Rêvé ? s'écria Speed. Je suis même pas sûr que quelqu'un y ait pensé !

Le chanteur le considéra gravement, de la curiosité plein le regard. Speed était toujours aussi bizarre, bien que l'effet de la drogue eût cessé depuis plusieurs heures déjà. Celle-ci possédait-elle une action permanente ? Ou bien fallait-il voir là l'influence de l'univers où les Losers avaient échoué ?

— Explique-toi.

Le bassiste embrassa d'un large geste le paysage – ou le décor – qui les entourait.

— Une campagne idéale, non ? Trop idéale pour être vraie. Des marais, mais pas de moustiques. Des vaches, mais pas de loups. Des prairies, mais pas de paysans. On se croirait dans un conte de fées... Hey, Carabosse, tu te planques où ?

Ricky acquiesça. Il voyait où Speed voulait en venir, d'autant mieux que celui-ci ne faisait qu'exprimer sa propre opinion.

— Tu penses qu'il s'agit d'une création inconsciente ?

— Sûr et certain. Personne ne gaspillerait son énergie à entretenir un endroit aussi banal...

— Pourquoi faudrait-il l'entretenir ? s'enquit David.

— Dans la Psychosphère, énonça Ricky, aucune création ne peut subsister sans le soutien de son créateur, j'ai appris ça à l'époque... (Il hésita, tandis qu'un souvenir émergeait des profondeurs de sa mémoire.) Pourtant, la fille et le gosse... La fille et le gosse ont survécu alors qu'Irvin avait cessé de croire en eux !

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Keith qui, visiblement, n'y comprenait goutte.

Ricky poussa un soupir, tandis que des images désagréables se pressaient aux portes de son esprit.

— Quand je me suis retrouvé dans la Psychosphère, la nuit de la Chute, j'ai débarqué à un moment dans un genre de manoir. Il faisait partie d'une séquence créée pour deux gros bonnets par un télépathe de la T.T.O. – mais ça, je ne l'ai pas compris sur le moment. J'ai reconnu les types – et je les ai descendus, parce qu'ils étaient sur la liste noire des Frères Libres.

— Tu avais un flingue ? interrogea Speed.

Ricky secoua la tête.

— Non, je l'ai *suscité*.

— Mais il n'y a que les mutants..., commença Jerry.

— Eh bien, il faut croire que j'en suis un ! (Il soupira. Il se sentait soudain las et démoralisé.) Irvin était le créateur de la T.T.O. qui masterisait la séquence. Il y avait aussi un autre type, un télépathe « sauvage » – comme moi. Je veux dire qu'il était arrivé dans la Psychosphère sans prendre de PR 96... Lui, il ne m'a pas dit son nom. Bon. C'est pas ça qui est important. Une fois les clients liquidés, Irvin n'avait plus aucune raison pour maintenir le décor. Alors, il a cessé de le penser, de le rêver... Mais le gamin et la fille qu'il avait créé pour satisfaire

les fantômes des deux gros porcs, eux, ne se sont pas délités comme le reste – je l'ai *senti*. Ils avaient acquis une existence autonome. Apparemment, cette tendance s'est affirmée avec le temps.

— Donc, tout ça n'est qu'une illusion ? fit David en contemplant le paysage irréel.

— Oui : des créations conscientes et inconscientes mélangées. Plus besoin d'entretenir quoi que ce soit. Les structures mentales ont acquis une stabilité suffisante pour perdurer. La Psychosphère est devenue un univers à part entière.

— Je comprends pas, intervint Keith. Elle l'a toujours été, non ?

Ricky secoua la tête.

— Apparemment, *ce* qui la composait s'est organisé depuis la Chute. (Il hésita, à la recherche d'une métaphore capable de séduire ses compagnons.) Le guitariste a écrit son solo, après l'avoir si souvent improvisé.

— Tu causes bien, mais je vois toujours pas...

— Ce qu'il veut dire, coupa Speed, c'est que la Psychosphère n'est plus une espèce de monde abstrait avec deux ou trois séquences tordues qui se battent en duel. Elle a pris une apparence, quoi !

— Une multitude d'apparences, corrigea Ricky.

L'AMÉRIQUE DES ANNÉES 50

Le Temps coule comme il peut. S'il coule.

Il était presque midi quand ils arrivèrent en vue de la ville. Celle-ci érigeait ses gratte-ciels de l'autre côté de l'avancée rocheuse contre laquelle venait mourir la forêt. Autour du centre, dont les tours vertigineuses semblaient effleurer le ciel trop bleu, s'étendaient d'immenses banlieues paisibles, où des myriades de pavillons se succédaient le long de rues plantées d'arbres.

— Gotham City, dit Ricky. Ou peut-être Isola...

— Des patelins imaginaires, marmonna Speed. Mais ça y ressemble. Tu crois qu'on va rencontrer Batman ?

— Batman ou Superman, ça se pourrait. On dirait qu'on va se payer un petit *revival fifties*, conclut Ricky en désignant la

Pontiac 54 garée sur le bas-côté, dont l'autoradio diffusait un air de be-bop.

Lever le pouce n'obtint aucun résultat. L'auto-stop était apparemment inconnu en ces lieux. Kerouac n'était pas encore parti *Sur la route*... Ou alors, leurs dégaines faisaient peur aux autochtones, qui portaient cheveux courts et vêtements stricts. À pied, il leur fallut plusieurs heures pour atteindre les premiers faubourgs, mais durant tout ce temps, le soleil ne bougea pas d'une seconde d'arc dans le ciel. De grosses voitures aux chromes étincelants étaient garées devant les maisons de bois blanc, des antennes de télévision biscornues surmontaient les toits d'ardoise. Les enfants blonds aux dents saines qui jouaient dans les jardins parfaitement entretenus s'interrompaient pour regarder passer les Losers. Sans doute n'avaient-ils jamais vu de rockers des années 2010.

— Ça craint, estima David. Les *fifties*, t'as tout à fait raison.

— *L'american way of life*, souffla Ricky. Trop beau pour être vrai.

— Ça ressemble vraiment à un film, nota Keith. Ou à une pub de l'époque. Le Frère Aîné nous en passait, des fois, pour nous montrer à quoi on avait échappé.

— On y a tous eu droit, dit Jerry. Faut dire, avec l'Indiana traditionnel juste en dessous...

Le premier adulte qu'ils rencontrèrent portait un uniforme de l'armée de l'air. Les militaires occupaient une place importante dans l'imagerie de ces années de guerre froide qui avaient vu naître le Rock'n'roll, songea Ricky, mais il n'était jamais agréable d'en rencontrer.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? rugit l'homme, un solide quinquagénaire au visage buriné.

— Nous allons à la ville, répondit Ricky.

— On ne veut pas des gens comme vous. C'est une ville propre, ici ! Pas de drogués, pas de gangs, pas de nègres.

— Aucun d'entre nous n'est noir, dit tranquillement Speed, un rictus de défi sur ses lèvres minces.

Le militaire – sans doute de haut grade, à en juger par le nombre de bandes de tissu dorées cousues sur ses épaules – recula d'un pas et dégaina son pistolet d'ordonnance.

— Vous fichez le camp tout de suite ! hurla-t-il, le visage congestionné. Allez ! Du balai !

L'étoile de métal lui fit sauter l'arme des mains. Il se baissa pour la ramasser, mais Speed, méritant son nom, fut plus

rapide. Il força l'homme à se redresser, lui chatouillant les narines avec le canon du pistolet.

— Je lui fais sauter la cervelle ?

Il fallut quelques secondes à Ricky pour réaliser que le bassiste plaisantait.

— Ça nous attirerait des ennuis plus qu'autre chose. Laisse-le filer.

— Il va revenir avec ses petits copains.

— Ses petits copains peuvent rappliquer sans lui si tu le descends.

Le militaire se mit soudain à fondre. Ses traits coulèrent comme ceux d'une statue de cire, les billes de verre de ses yeux se délogèrent de leurs orbites et roulèrent à terre, tandis que la substance qui composait son corps et ses vêtements se délitait en une flaque incolore. Le processus dans son entier ne prit que quelques secondes. Seule l'arme confisquée par le bassiste échappa à cette subite décomposition.

— C'est tout le temps comme ça, dans la Psychosphère ? demanda Jerry.

— J'essaye de comprendre, répondit Ricky à voix basse. On ferait mieux de ne pas moisir dans le coin. Je ne sais pas ce que c'était, mais ça risque *vraiment* d'avoir des petits copains.

— Piquons une bagnole, proposa Speed en désignant une Chrysler rose parquée à quelques dizaines de mètres de là.

Celle-ci sortait tout droit d'un rêve de rocker. Avec ses longues ailes effilées, son museau agressif dont le rictus dévoilait une rangée de dents de chrome et ses pneus à flancs blancs, elle aurait comblé le plus exigeant d'entre eux. Speed, qui conduisait, n'avait eu aucun mal à la démarrer ; les clefs étaient sur le tableau de bord.

— Un cadeau du Rock'n'roll ? suggéra Jerry.

Keith partit d'un éclat de rire hystérique. Il avait tendance à craquer nerveusement. Ricky se promit de le surveiller. D'eux tous, c'était lui le plus fragile. Une enfance misérable dans un quartier voisin du ghetto noir de Detroit avait miné sa santé ; les paumés blancs de cette zone frontrière n'avaient rien à envier à leurs voisins de couleur. En dessous d'un certain seuil de pauvreté, la couleur de la peau elle-même cessait d'avoir une signification, même si les plus démunis s'étaient souvent entretués à cause d'elle.

À bord du monstre d'acier d'un autre âge, ils quittèrent sur les chapeaux de roues la paisible banlieue, pour s'enfoncer

dans la ville proprement dite. La voiture roulait à présent au fond d'un cañon de façades muettes, au pied desquelles s'ouvraient bars et magasins. La foule couvrait les trottoirs de son flot mouvant. Les hommes portaient une cravate et les oreilles bien dégagées, comme pouvait le laisser présager l'apparence des conducteurs entrevus sur la route. Les femmes, par contre, arboraient les tenues les plus délirantes – robes extravagantes et coiffures farfelues. Une Amérique de carton-pâte, revue et corrigée par Hollywood.

— On fait tache, constata David. Tout le monde nous mate.

— Enlève tes badges, railla Speed sans tourner la tête.

— Tout ça ne nous mène nulle part, grommela Jerry. C'est quoi, cette ville, ces gens ? Ils sortent d'où ? Personne ne bosse ?

— Les bureaux sont fermés le samedi. Et ici, c'est toujours samedi, lança un motard qui venait d'arriver à leur hauteur.

Ricky le dévisagea. Cette fois-ci, l'esprit du rock avait mis une casquette blanche, façon Brando.

— Et qu'est-ce qu'on fiche là ? s'enquit le bassiste en immobilisant la Chrysler à un feu rouge.

— Vous êtes venus foutre la merde. Démolir ce carnaval. Cette image aurait dû disparaître de l'inconscient collectif. Vous allez juste faire un peu de ménage.

Sur le T-shirt du Rock'n'roll, John Lennon fit un clin d'œil.

— Ce qui veut dire ? interrogea Ricky.

— Cette ville représente l'Amérique bienheureuse des années 50. Celle des pubs et des magazines. Pas de truands, pas de communistes, pas de drogués, pas de rockers. Le bonheur parfait. La petite vie paisible et monotone des employés du tertiaire. Ici, James Dean n'est jamais né, mais tout le monde a un congélateur, une grosse voiture et la télé dans toutes les pièces ! Les gosses ne tournent pas mal, les ouvriers ne font pas grève, on ne songe pas encore à conquérir la Lune... D'ailleurs, il n'y a pas de Lune, alors ! Pas de nuit non plus. Le samedi dure éternellement.

Le feu passa au vert. L'esprit du rock démarra brusquement. Speed s'empressa de le suivre. Il était leur seul point de repère dans un univers auquel ils ne comprenaient pas grand-chose.

Ils roulèrent dix bonnes minutes dans le centre, au milieu d'une circulation miraculeusement fluide. Sans doute n'y avait-il pas non plus d'embouteillages dans cette ville irréelle.

La vie s'y déroulait à un rythme lent et uniforme, engluée dans ce samedi qui n'en finissait pas.

L'esprit du rock arrêta sa moto devant une cathédrale gothique, toute de verre bleu, à l'intérieur de laquelle se pressait une foule indistincte. Ce quartier de la ville semblait ordonné autour de ce monument, qui se dressait au bord d'une immense place où se tenait un marché animé.

— Grouillez-vous, ça fait des heures qu'ils vous attendent.

Ils entrèrent dans la cathédrale. De part et d'autre de l'allée centrale s'entassait un public amorphe, composé d'adolescents, en pantalon de toile et chemisette, ou robe légère et bandeau dans les cheveux.

— Ils n'ont pas l'air impatients, nota David.

— Le Temps coule comme il peut. S'il coule.

— Qu'est-ce qu'il raconte, lui ? s'écria Speed.

Les yeux que le motard venait d'emprunter à Patti Smith affrontèrent son regard.

— T'es un rétif, pas vrai ? lui lança-t-il avec insolence. Une tête de bois comme on n'en fait plus !

— J'aime piger ce qui m'arrive.

— C'est vrai, ça, intervint Jerry. Qu'est-ce qu'on est censés foutre ici ? Le bordel, d'accord – mais comment ?

— En faisant la seule chose que vous sachiez faire : jouer du Rock'n'roll, laissa tomber leur improbable interlocuteur, un sourire sarcastique fendait son visage mince.

Cent projecteurs illuminèrent de mille feux la scène qui remplaçait l'autel, faisant rutiler les instruments qui y étaient posés.

— Hé, mais c'est pas ta guitare ? fit David.

— Si ! s'exclama Jerry, triomphal. Quelqu'un a un médiateur ?

MUSIQUE DE L'ÉNERGIE

Le Temps coule comme il peut. S'il coule.

Jerry brancha la Guitare, régla l'énorme Marshall trois corps, essaya les pédales diverses et variées qui s'étaient en arc de cercle devant son pied de micro – et, pour finir, plaqua un accord sursaturé, dans lequel il entraînait de la réverbération, de la distorsion, du phasing et du delay, ainsi que quelques larsen délicieusement stridents.

Pendant ce temps, les autres membres du groupe s'étaient eux aussi mis en place. L'absence apparente de technicien n'empêchait pas le son de friser la perfection. Même le réglage de la batterie n'avait besoin d'aucune retouche.

Nous n'avons jamais eu d'aussi bons retours, songea Ricky, remerciant en silence le Rock'n'roll pour cette sonorisation de rêve.

Le public demeurait immobile et silencieux. Des mannequins n'auraient pas été plus inertes. Même les gosses frustrés du Great Washington avaient montré plus d'énergie.

— Ça va être dur de les faire bouger, constata Speed.

L'accord monstrueux rugit par la Stratocaster rouge n'en finissait pas de mourir en une bouillie sonore constellée de crachotements et de bruits de fond. En tendant l'oreille, Ricky crut entendre quelque chose qui ressemblait à une voix humaine, noyée dans le souffle et les parasites. Elle débitait à toute allure de courtes phrases dans une langue gutturale.

— Tu captes la radio, lança Keith, qui rayonnait derrière un monumental orgue Hammond.

Jerry fit non de la tête.

Le volume de la voix monta jusqu'à couvrir l'accord agonisant. Elle parlait en russe, ou en allemand. Ricky et Speed échangèrent un regard inquiet. Poussant un juron, Jerry attaqua sauvagement l'intro de *God save the Queen*. Un peu de punk anglais pour commencer ne ferait de mal à personne. Ricky empoigna son micro. Roulement de batterie, charleston endiablé, caisse-claire martelée...

— *God save the Queen/A fascist regime...*

Les cinq premiers morceaux furent enchaînés dans la confusion la plus totale. Objectivement, estima Ricky, les Losers n'étaient guère brillants ce samedi-là. David paraissait jouer avec des baguettes en béton, et les efforts de Speed pour l'entraîner vers des tempos plus rapides demeuraient vains, peut-être parce que le bassiste était aussi fatigué que lui. Quant à Keith, l'attitude glaciale du public semblait mettre ses nerfs à rude épreuve: il ne cessait de se tromper dans la composition des accords qu'il plaquait. Seul Jerry était à la hauteur; il alternait rythmiques et soli avec une virtuosité impressionnante, essayant de communiquer à l'ensemble du groupe les puissantes émotions qui l'envahissaient dès qu'il posait le regard — et à plus forte raison les doigts — sur sa guitare.

Satisfaction fut une catastrophe. David perdit la mesure à plusieurs reprises, Speed lui-même se retrouva à contre-temps et Keith, dont la fébrilité ne cessait d'augmenter, renonça avant le début du premier couplet. Ce démarrage boiteux, que le chant approximatif de Ricky – il avait oublié une partie des paroles – ne contribua pas à améliorer, n'empêcha pas un Jerry complètement déchaîné d'enfiler ses notes comme des perles sur un fil, sans une erreur, sans un retard, comme si le morceau était un segment d'autoroute rectiligne où il fonçait à pleine vitesse, aux commandes de la Guitare.

L'esprit du rock était en lui, comprit soudain Ricky.

Puis quelque chose de chaud et de froid tout à la fois s'insinua dans son corps et son esprit, rassurant, énergisant. Et le temps se mit à couler très vite, torrent de lumières clignotantes et de notes superposées, coups de cymbales et plages d'orgue enivrantes. La musique était en eux. Ils étaient la musique. Ricky aurait pu rester des heures au sein de cet accord théâtral, se fondre dans ce rythme binaire, se perdre dans les étincelles fugaces des arpèges de guitare...

Un unique applaudissement salua la note finale. Impossible d'en déterminer l'origine. Quoique discret, il semblait venir de partout et de nulle part. Puis il cessa et le silence prit corps, écrasant.

À la grande déception des Losers, le public n'eut aucune réaction. Les garçons propres en polos de couleur claire et les filles en robe plissée restaient sagement assis sur leurs bancs, recueillis comme à la messe. Pourtant, ils regardaient – et ils écoutaient. Mais ils ne réagissaient pas. Parce qu'on ne leur avait pas appris à le faire ? Dans ce cas, l'ovation solitaire pouvait parfaitement avoir été une tentative du Rock'n'roll pour leur montrer la marche à suivre... Ou peut-être pas.

Le regard de Ricky rencontra celui de Speed. Le bassiste paraissait déconcerté. En temps ordinaire, il aurait certainement dissimulé son désarroi derrière un rempart de colère, mais la récente mutation qui s'était opérée en lui l'avait privé de ce genre de défense. Puis son expression changea, se fit plus douce, plus assurée. L'esprit du rock l'avait pris, lui aussi, comprit Ricky.

Keith jouait maintenant une mélodie sur trois notes, lente et envoûtante. Cymbales effleurées dans le lointain, riffs de guitare élégants... Ricky empoigna son micro. La bouteille de

Budweiser posée devant lui ne s'y trouvait pas un instant auparavant, il l'aurait juré. D'ailleurs, on ne brassait plus de *Budweiser* depuis la Grande Révolution Amérikkkaine. Mais dans la Psychosphère...

— *I'm gonna tell you 'bout my baby...*, commença-t-il, modulant à la perfection cette phrase si anodine.

Mais il ne chanta pas la suite, qu'il connaissait pourtant par cœur, car un souvenir montait en lui. Il tenta de le refouler, d'étouffer l'émotion qui l'empoignait – peine perdue.

Le morceau se transforma, devint *autre*. La musique s'envola en arpèges dithyrambiques, monta sous les voûtes de verre et fondit sur les spectateurs trop sages, tel un rugissement de plaisir. Ricky vit l'un d'eux vaciller, porter ses mains à ses oreilles. Un peu plus loin, une fille à la queue de cheval blonde s'était levée, le visage transfiguré. Il ne pouvait distinguer ses yeux, mais il savait qu'ils étaient braqués sur lui.

Alors, il se déchaîna. Tout ce que réclamait cette adolescente, c'était un *sex-symbol*. Une image où sublimer ses pulsions sexuelles bridées. C'était ce qui avait fait la force du rock, à ses débuts : sans les mouvements de son pelvis, Elvis aurait-il connu une popularité si rapide et universelle ? Ricky ne se souciait guère de trouver une réponse à cette question.

En cet instant précis, il *était* Elvis, s'avançant au bord de la scène, faisant tourner ses hanches, le bassin projeté en avant. Il hurla quelque chose d'indistinct, que les autres comprirent aussitôt. Tous s'interrompirent – sauf Jerry, qui venait d'entamer le riff initial de *Hound dog*. Ricky approcha le micro de ses lèvres, se mit à chanter sans quitter des yeux la fille blonde qui s'était levée. C'était pour elle qu'il était là. Pour elle seule – elle devait en être persuadée. Et lorsqu'il l'aurait conquise, il lui faudrait passer à l'étape suivante : étendre cette emprise à toutes les adolescentes du public.

Chacune devait croire qu'elle était la seule, l'unique, l'élue.

Chacune devait tomber amoureuse de lui. Ou se l'imaginer.

Le cynisme de cette réflexion fit un instant retomber l'excitation qui s'était emparée de Ricky. Il n'aimait pas cette idée de manipuler les pucelles composant une bonne moitié du public. Il avait toujours vu le rock comme un exutoire aux frustrations, adolescentes ou non ; utiliser ces frustrations, jouer avec elles ne lui paraissait pas – il buta sur le mot, dont il n'avait pas l'habitude – éthique. Puis il réalisa qu'il ne s'agissait pas de manipulation,

mais de la manifestation d'un phénomène pour ainsi dire naturel. Les garçons rêvent des actrices de cinéma et les filles des chanteurs, mais ce n'est qu'un rêve et, au fond d'eux-mêmes, ils savent bien qu'ils ne font que projeter sur le support adéquat un besoin, un désir solidement ancré en eux. Leur offrir ce support n'avait rien de criminel, mais Ricky, dont le jeu de scène n'employait que rarement la provocation sexuelle, se sentait gêné d'y avoir recours.

Ce n'était tout simplement pas son truc.

La musique seule suffit. Seule la musique compte, songea-t-il, découvrant avec brutalité que c'était *Roll over Beethoven* qu'il était en train de chanter. Perdu dans ses pensées, dans ses déhanchements outrés et ses jeux obscènes avec le micro, il n'avait pas remarqué la transition entre ce morceau et le précédent. *Je suis complètement parti*, conclut-il. Pourtant, il n'avait rien pris. Pas même cette dose de *semen*, dans les montagnes à l'est de Seattle... Combien d'heures auparavant ? Il n'était pas sûr que cette question eût un sens.

Il choisit de se fondre dans le concert, de laisser agir le Rock'n'roll, qu'il sentait bouillonner en lui comme une énergie nouvelle. La parfaite entente qui s'établit alors avec les autres musiciens prouvait à l'évidence qu'ils avaient eux aussi accepté d'abaisser leurs barrières. La puissance à la nature mystérieuse qui avait secrètement soutenu leurs meilleures prestations était désormais tangible, vivante, mesurable.

Ils terminèrent un morceau. Abruptement. Sur le troisième temps de la mesure. Un silence tout aussi compact que celui qui avait accueilli leur précédente interruption envahit la cathédrale de verre. Puis deux mains, quelque part, claquèrent une fois – et le public, dans un même mouvement, se leva en hurlant, applaudissant à tout rompre.

Contrairement aux rockers des années 50, Ricky avait conscience de la responsabilité impliquée par le formidable pouvoir qu'il exerçait sur l'assistance. Ses prédécesseurs aux bananes gominées s'étaient servis au *feeling* de cette influence, sans chercher à en connaître ni les causes profondes, ni les effets secondaires. Ils avaient souvent su viser juste, servant de révélateurs à la révolution sexuelle en gestation, mais aucun d'entre eux ne s'était soucié d'analyser le phénomène... Peut-être parce qu'ils n'en avaient pas eu le temps, comme Buddy Holly, le Big Bopper, Eddie Cochran ou même Gene Vincent

—dont on pouvait dire qu'il était mort des années avant son décès « physique », dans cet accident de voiture qui avait coûté la vie au précédent. Quant aux autres, ceux qui avaient survécu, ils s'étaient laissés obnubiler par la gloire et l'argent facile — Elvis le rebelle endossant l'uniforme devant les caméras — quand ils n'avaient pas connu une soudaine déchéance — Vince Taylor en était l'un des exemples les plus frappants.

Mais aucun d'eux ne s'était ouvertement penché sur ce qu'était le Rock'n'roll, sur son pourquoi et son comment. Tandis que Ricky, né au début des années 80, avait eu accès à une masse énorme de documentation rédigée au fil du temps par des sociologues, des psychologues, des historiens, des écrivains, des journalistes. Et pendant que les applaudissements retentissaient sur les voûtes ogivales, il faisait défiler à toute allure dans son esprit magnifié les phrases qui l'avaient marqué, les remarques les plus justes et les lieux communs les plus éculés.

Il faut que je leur parle, songea-t-il. Que je leur dise quelque chose. C'est ce qu'ils attendent. Un mot de moi — de l'un d'entre nous. Seule la musique compte, mais maintenant qu'ils se sont décidés à réagir, je dois les remercier...

Il s'arracha à la torpeur hyperlucide de ses réflexions, leva la tête et, fourrageant dans ses cheveux noirs, hurla :

— *Kick out the jams, motherfuckers !*

Comprenant instantanément, Jerry embraya sur le fameux morceau du MC5. Il semblait jouer seul les deux parties de guitare, constata Ricky. Speed, sur le devant de la scène, les jambes écartées, le buste rejeté en arrière, grattait furieusement les cordes de sa basse avec un médiator de métal brillant. Keith, abandonnant un temps ses claviers, se préparait à faire les chœurs, un tambourin frénétique à la main. Tous ressentaient au plus profond de leur être le beat frénétique de la grosse-caisse.

Et Ricky devint Rob Tyner. Il se mit à chanter avec la même voix, à bouger de la même façon. Il avait vu autrefois en vidéo une dizaine de minutes d'un concert du MC5, qui lui revenaient maintenant en mémoire, et il était impressionné de constater à quel point l'identité s'avérait totale. Il était Rob Tyner, tout comme il avait été Elvis Presley. Il pouvait être tous les chanteurs rock qui avaient jamais hurlé dans un micro, il en avait désormais la certitude. Et sans doute en allait-il de même pour les autres membres du groupe.

Rob Tyner est mort depuis plus de vingt ans, mais la Psychosphère a conservé son empreinte. C'est peut-être ça, la réponse à la Question..., songea Ricky, avant d'être emporté par la démente de ce concert sans pareil.

Il n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être cette fichue Question.

Ils jouèrent *Loose*, et ils furent les Stooges. Ils jouèrent *L.A. woman* et ils furent les Doors. Ils jouèrent *Krokodili dolaze* et ils furent Električni Orgazam. Ils jouèrent bien d'autres morceaux et ils furent bien d'autres groupes. Le public, désormais, ne se contenait plus. Filles et garçons dansaient, les cheveux défaits, emportés par le tourbillon endiablé de la musique. Une adolescente d'une quinzaine d'années sauta sur la scène, s'accrocha à Ricky. Il était Iggy Pop, à ce moment-là, et il l'embrassa à pleine bouche en caressant ses seins juvéniles, avant de la repousser sans violence. Puis, redevenant brièvement lui-même, il regretta d'avoir agi ainsi. Ce n'était pas dans sa nature.

Jerry tomba à genoux et porta sa guitare à son visage. Des sons distordus jaillirent de son amplificateur. Il jouait avec les dents – sans doute parce qu'en cet instant précis, c'était Jimi Hendrix qui s'exprimait à travers lui. Et quand il entreprit de fracasser sa Stratocaster sur son Marshall, Ricky se demanda qui, de Pete Townsend ou de Jeff Beck, le poussait à le faire. À moins que ce ne fût encore Hendrix, qui était lui aussi coutumier du fait.

La puissance du Rock'n'roll trouvait sa source avant tout dans les années 60 et 70. Les *fifties* avaient été le temps de la découverte, de l'apprentissage d'un nouvel outil. Avec les Shadows et, aussitôt après, les Beatles, le rock avait changé, évolué... Mais c'étaient surtout l'invention des pédales *fuzz*, puis *wah-wah*, les progrès de la technologie et ceux de la conscience politique dans un climat d'agitation sociale, ainsi que la généralisation de l'usage des psychédéliques, qui l'avait fait muter. Oui, c'était là, entre 1965 et le début des *seventies*, qu'il avait connu sa véritable heure de gloire. Qu'il avait pu croire qu'il régnait sur le monde – ou, du moins, sur la jeunesse occidentale. L'explosion punk, en 1977, n'était qu'un sursaut, une réaction face à l'affadissement général. Et, par la suite, seul l'abâtardissement avait sauvé le rock de l'extinction. Certes, il vivait toujours dans les caves et les garages, mais il ne parvenait pas à opérer le virage qui lui permettrait d'éviter

de connaître le même sort que le jazz. Ce jazz qui, classifié, étiqueté, naturalisé, trônait désormais dans ces musées musicaux qu'étaient les clubs spécialisés, aussi dépourvu d'âme qu'une clavicule d'australopithèque ou qu'un jaguar empaillé.

Puis les États-Unis s'étaient effondrés, en l'espace d'une nuit – et tout avait changé. Certaines nouvelles micro-nations puritaines comme Boston ou le Great Washington, en bannissant le rock, lui avaient redonné une odeur de soufre qu'il avait perdue depuis un bon moment – sauf dans l'esprit de ses détracteurs, bien entendu. Par opposition étaient nés New York Free Town et son gouvernement de rockers.

Tout en se coulant à la perfection dans le jeu de scène oublié de tous de l'obscur chanteur du groupe non moins obscur qui avait composé le méconnu *I wanna come back (From the world of LSD)*, Ricky, extérieur à lui-même, simple spectateur de ses propres gesticulations forcenées, eut brutalement la révélation de la nature de la Psychosphère.

La Psychosphère était mémoire.

JUSQU'AU COU

Le Temps coule comme il peut. S'il coule.

Les *fifties* avaient cédé la place aux *sixties* lorsqu'ils sortirent de la cathédrale de verre à l'issue de ce concert à nul autre pareil. La Chrysler rose s'était transformée en un bus scolaire peinturluré au Day-Glo; au volant de ce véhicule pour le moins voyant était assis le Rock'n'roll, qui arborait toujours aussi fièrement sa banane et son blouson de cuir; un *tye-dye* bigarré constituait sa seule concession à la mode de l'époque, illustrée par les groupes d'adolescents aux cheveux longs qui, vêtus de tissus indiens, jouaient çà et là du sitar et des tablas.

— Ça commence à être lourd côté cliché, grogna Speed, qui avait toujours trouvé les hippies mollassons.

Ils montèrent dans le bus, dont l'intérieur était aménagé en salon. Tandis que les autres s'affalaient dans les fauteuils entourant une table basse, Ricky choisit de s'asseoir à côté de leur guide. Celui-ci démarra sans s'occuper de lui et se coula aisément dans la circulation fluide. À en juger par les rues en pente qui traversaient l'avenue à intervalle régulier, ils se trouvaient à

San Francisco –ou, du moins, dans une image de S.F. piochée au sein de quelque repli de la Psychosphère.

— Des explications, ça serait trop te demander ?

— Que veux-tu savoir ?

La ville avait changé elle aussi ; elle s'était peinte de couleurs psychédéliqués. Des groupes jouaient dans les squares. Pas l'ombre d'un cop. Une bande de Hell's Angels croisait sur l'avenue en sens inverse de l'autobus. *Easy rider. Born to be wild*. L'esprit de Ricky remontait le temps, l'empêchant de se concentrer sur les indispensables questions qu'il lui fallait poser au Rock'n'roll avant que ce décor ne tombât lui aussi en morceaux autour d'eux.

— Tout d'abord, ce qu'on fiche ici, attaqua-t-il.

— Vous êtes venus chercher David, dont l'esprit était prisonnier de la Psychosphère.

— À la suite du choc ?

Le concentré de rocker se racla la gorge et cracha par la fenêtre. Son visage était gris et son T-shirt élimé.

— Ouais. Ce n'est pas à toi que j'apprendrai que ça peut arriver.

Le chanteur acquiesça. C'était à l'issue d'un interrogatoire musclé qu'il avait lui-même effectué sa première incursion dans l'univers télépathique. La conjugaison de la fatigue, de la souffrance, de l'angoisse et d'un coup à la base du crâne – sans parler d'autres facteurs éventuels dont il ignorait tout – l'avait projeté tout droit dans une succession d'univers-îles hallucinatoires dérivant au sein d'un pseudo-espace en proie à d'indescriptibles convulsions.

— C'est la seule raison ? insista-t-il.

Le Rock'n'roll haussa les épaules, tandis que son nez s'allongeait légèrement. Cela signifiait-il qu'il était sur le point de proférer un mensonge ? se demanda Ricky.

— Alors, tu n'as pas compris...

— Compris quoi ?

— Ce que tes copains et toi avez fait dans la cathédrale de verre. Bon sang, vous avez effacé de l'inconscient collectif l'image idéale de l'Amérique des années 50. En un seul concert, vous l'avez projetée dans les *sixties* !

— Tu veux dire qu'on est en train de se promener à travers les souvenirs de toute l'Humanité ? s'écria David.

— On peut le formuler comme ça. Sauf qu'il ne s'agit pas tout à fait de souvenirs, plutôt d'images sublimées, de fantasmes et

de clichés, d'Archétypes. L'esprit humain est passé par là, et il a tout chamboulé selon son point de vue. Le rôle de l'observateur – voilà la clef du problème.

— J'y pige que dalle, avoua Speed. C'est quoi, ce bordel ?

Le Rock'n'roll arrêta l'autobus à un feu rouge. Autour du véhicule, l'Amérique des années soixante perdurait, image figée dans l'inconscient collectif. Ricky se prit à regretter cette époque naïve et insouciante, où il était encore possible de croire que le monde changerait pour peu qu'on le voulût assez fort. Puis la Guerre du Vietnam lui revint en mémoire et ses regrets s'envolèrent.

— La Terre et la Psychosphère se sont télescopées. Encastées. Tout à l'heure, ce n'est pas du PR 96 que vous avez pris – il n'en reste plus une seule dose sur toute la planète –, mais du MDMA. Il fallait quelque chose qui vous rapproche, qui vous soude les uns aux autres, et c'est bien connu que l'ecstasy accentue l'empathie. Du coup, David, qui dérivait entre les univers-îles, est tout naturellement venu se coller au reste du groupe.

— Ça veut dire qu'on était déjà dans la Psychosphère quand le toubib est arrivé ? s'enquit Jerry sans cesser de faire courir ses doigts sur le manche de la Guitare, qu'il avait pris soin d'emporter avec lui en quittant la scène.

Le Rock'n'roll hocha la tête, le sourire narquois de David Bowie sur ses lèvres maquillées.

Mais moi, je n'ai pas pris d'ecstasy, songea Ricky. Je me suis transformé en corbeau avant que Faith Healer ait eu le temps de m'en donner.

Normal: tu es un télépathe-créateur en puissance, murmura au fond de son esprit la voix de la créature aux traits changeants. Tu as perçu inconsciemment la texture de cet univers, et tu l'as épousée à ta manière pour échapper à l'injection – sans doute parce que tu n'aimes pas les piqûres... Je me trompe ?

Il ne se trompait pas, admit intérieurement le chanteur.

— Tu nous fais marcher, accusa Speed. Tout ça n'a aucun sens. Je veux bien admettre que Ricky puisse se retrouver dans la Psychosphère sans prendre de *semen*, puisque ça lui est déjà arrivé, mais...

— Tu es à côté de la plaque, coupa le Rock'n'roll. Plus besoin de faire joujou avec les psychédéliques. Leur nécessité n'était que temporaire. Désormais, la Réalité consensuelle et la

Psychosphère communiquent par une infinité de points de contact, si nombreux, en fait, qu'on peut dire qu'elles se sont mélangées. Il paraît que ça s'appelle une interface fractale. En résultat, *tous* les Archétypes incarnés peuvent maintenant aller voir comment ça se passe de l'autre côté – et plus seulement ceux qui, comme moi, s'étaient débrouillés pour développer des abcès de fixation dans le genre de votre groupe.

Ricky trouva l'image un tantinet répugnante, mais il n'en fit pas la remarque.

— Ce mec-là, il me souffle, commenta Speed, tout à la fois grognon et admiratif. Hé, j'y pense, si la frontière entre la Psychosphère et la Réalité est devenue une vraie passoire, on devrait pouvoir rentrer chez nous, non ?

Le Rock'n'roll secoua la tête. Ricky n'aimait pas le rictus qu'il pouvait voir flotter sur ses lèvres minces dans le miroir du rétroviseur. Pas du tout.

— Il n'y a pas de point de passage dans le secteur.

Alors, on y est jusqu'au cou, se dit le chanteur.

L'Archétype incarné se retourna brièvement, le temps de lui faire un clin d'œil goguenard.

— Excellent résumé. Le problème, c'est que nous y sommes *tous*. Moi comme vous. Et tous les autres avec ! (Il lissa sa banane d'une main tremblante.) L'Humanité est en danger, reprit-il avec un trémolo dans la voix, un danger venu du fin fond des âges et des strates les plus profondes de son inconscient collectif. En fait, nous ne l'avons pas tout à fait identifié. Il faut dire que la plupart d'entre nous n'étaient même pas à l'état d'ébauche à l'époque où il a commencé à glisser dans l'oubli...

— Il est reparti dans ses délires, grogna Speed, les sourcils froncés. Autant en rouler un petit.

— Tiens, dit le Rock'n'roll en lui tendant un sachet en papier. *Acapulco Gold* première qualité. Puisqu'on est dans les *sixties*, autant en profiter, pas vrai ?

Speed le remercia d'un signe de tête. Ses yeux brillaient.

— Je pige pas trop, avoua Ricky. Qu'est-ce que tout ça a à voir avec nous ?

— L'un de vous a-t-il entendu parler de la théorie des ensembles ?

— C'est un truc mathématique, non ? fit David.

— Voilà. Disons que chaque Archétype est un ensemble, constitué d'une certaine quantité d'énergie psychique. Mais il

ne faudrait pas croire qu'il forme pour autant un tout indissociable. La plupart d'entre nous partagent avec d'autres une fraction plus ou moins importante de leur substance. Cette proportion varie bien entendu avec le temps et les fluctuations de l'inconscient humain. Beaucoup d'Archétypes sont d'ailleurs nés de la fusion de plusieurs de leurs semblables, ou de la *dissociation* d'une entité à la – euh – signification plus générale...

Les images suscitées par cette explication étaient un peu trop floues au goût de Ricky, qui avait toujours éprouvé des difficultés à manipuler les abstractions.

— Le rapport, mon pote, le rapport ! insista Speed, qui partageait de toute évidence l'opinion du chanteur.

— Le rapport, c'est que j'avais quelque chose en commun avec cet Archétype archaïque, et qu'il fallait que je m'en débarlasse avant qu'il ne me phagocyte, moi aussi. Voilà la raison du concert dans la cathédrale de verre : en détruisant cette image des États-Unis, vous avez brisé le lien entre cette chose et moi. Merci, les gars.

— T'as d'autres plans dans le même genre, *man* ? interrogea Speed.

Le Rock'n'roll ricana. Il paraissait apprécier le franc-parler du bassiste.

— Des tas. Mais avant, il faut sortir d'ici. Et là, ne comptez pas effacer la séquence comme vous l'avez fait pour les *fifties*. Les années 60 étaient une époque de vibrations ; alors, on va au contraire essayer de trouver la bonne longueur d'onde, de se mettre en accord avec les vibes. Espérons que ça nous permettra d'arriver au moins jusqu'aux années 70.

— Tu as l'intention de nous faire descendre le temps jusqu'à notre époque ? s'enquit David.

— Quelque chose comme ça. Du moins, jusqu'à un certain point, au-delà duquel plus rien n'a d'importance...

— La mort du Rêve Américain ? suggéra Ricky.

— Tout juste.

L'Archétype incarné passa la première et relâcha l'embrayage. L'autobus scolaire bariolé s'engagea sur un large boulevard qui menait au front de mer. Sur les trottoirs, des surfers chevelus couraient avec leurs planches entre les *plastic people* vêtus de gris se rendant à leur travail. Ricky ne se souvenait plus s'il était possible de faire du surf dans la région de San

Francisco, mais l'aspect fantasmagique de la scène n'en était pas moins indéniable.

— La situation est la suivante, *man*, reprit l'archétype incarné, imitant l'intonation de Speed pour prononcer le dernier mot. L'interpénétration de la Psychosphère et du monde "réel" devient sans cesse plus complexe. Normalement, les types dans mon genre possèdent un sens d'orientation parfait à l'intérieur de cet univers. Nous savons toujours où nous sommes.

— Et plus maintenant ? lança Speed, avant d'allumer le stick qu'il venait de confectionner.

— T'as gagné. Il se crée chaque seconde de nouvelles structures que je n'arrive pas à appréhender, parce qu'elles mêlent des éléments de nature très diverse. Ça m'a tout l'air d'un cataclysme.

Ricky serra les dents. Le ton faussement paisible de l'Archétype dissimulait bien mal la tension qui l'habitait.

Il est humain, au fond. Aussi humain que moi. Rien d'étonnant à cela, puisqu'il émane de l'Humanité.

— Provoqué par quoi ? insista-t-il.

Le Rock'n'roll haussa les épaules.

— Pas la moindre idée. Peut-être par les voyages télépathiques... En tout cas, ça a flanqué un bordel phénoménal. En prime, pour ne rien arranger, nous sommes comme qui dirait prisonniers d'une strate mémorielle.

Speed grogna quelque chose d'affreusement grossier, entre deux bouffées de fumée odorante.

— Prisonniers de l'image de l'Amérique, poursuivit l'Archétype, le front plissé. Du Rêve Américain.

— On a explosé les années 50, rappela le bassiste.

— T'as pas entendu ce qu'il a dit ? intervint Ricky. Pas question d'en faire autant avec les *sixties*. Ces images-là, il faut les garder, même si ce sont des clichés.

— Exact. Alors, on va les transcender. En épouser la surface pour mieux en percevoir la profondeur.

Speed poussa le chanteur du coude et lui tendit le stick. Il tira deux bouffées ; l'herbe de première qualité lui sauta aussitôt aux neurones.

— Ce coup-ci, poursuivit le Rock'n'roll, vous allez devoir vous contenter de jouer les spectateurs.

— J'espère que l'affiche sera à la hauteur, grinça Speed.

VOIX VERTES ET VIOLETTES

Le Temps coule comme il peut. S'il coule.

Le festival se déroulait dans un immense parc verdoyant, semé de pièces d'eau et de massifs de fleurs. Une petite estrade flanquée de deux murs d'enceintes acoustiques se dressait sur une vague éminence gazonnée. Mille ou deux mille hippies, dont la plupart n'avaient pas vingt ans, flânaient aux alentours en attendant la nuit. Sérénité. Tranquillité. Paix. Voyager à travers les poncifs avait parfois de bons côtés, songea Ricky.

Un barbu à la tignasse piquée de plumes colorées leur distribua de l'acide, en leur conseillant de le prendre une heure avant la tombée de la nuit.

— M'étonnerait que ça nous fasse de l'effet, fit Speed, considérant avec méfiance le morceau de sucre enrobé d'aluminium.

— Ça vous en fera bien assez, assura le Rock'n'roll, goguenard. Psychosphère, Réalité... Tout ça ne fait plus qu'un, maintenant ! Mais n'y pensons plus : ce soir, c'est la fête ! (Il redevint sérieux.) Il faut que ce soit la fête si nous voulons nous tirer d'ici et passer dans les années 70. Vous avez saisi ? Ceux qui renâcleront resteront en arrière, éternellement coincés dans les *sixties* psychédéliques !

— Ça ne serait pas si désagréable, observa Speed, suivant du regard un groupe de jeunes filles en sari bariolé qui passaient à proximité – rires cristallins et regards joyeux.

Lune d'elles adressa un petit signe à Ricky, qui lui emboîta le pas. Après un moment d'hésitation, ses compagnons l'imitèrent. La fête. Il fallait faire la fête.

Ils laissèrent le morceau de sucre fondre sur leur langue lorsque le premier groupe commença à jouer. L'essentiel de son répertoire consistait en reprises classiques, comme *Hey Joe* ou *Gloria*, jouées avec une bonne dose de fuzz et une énergie que n'auraient pas désavouée la plupart des groupes punks de la décennie suivante. Le son du guitariste se faisait sans cesse plus furieux à mesure que la nuit progressait dans le ciel.

— Un dernier morceau, annonça-t-il soudain. *In the city jungle* !

Un mur de distorsion apparut à Ricky, et l'acide fut en lui, flamboiement multicolore et vibrations exquises. Cindy, la fille

qu'il avait rencontrée, planait au moins aussi haut que lui – et, en un certain sens, elle était aussi réelle que lui. Il lui prit la main ; leurs auras entrèrent en contact dans un jaillissement d'étincelles, tandis que la Fender riait pleurait hurlait chantait sur une rythmique d'acier. Le guitariste donnait de grands coups de pied dans son ampli, dont la réverbération à ressort gémissait à fendre l'âme en arabesques orientales.

La musique était émotion pure. Rien d'autre.

La vie était émotion.

Tout était émotion,
sensation,
pulsation,
perception,
émotion.

Un autre groupe avait pris possession de la scène lorsque Ricky redescendit du pic synesthésique. Cindy, dont l'hallucination initiale avait duré un peu moins longtemps, s'appliquait à préparer un chilum, la tête penchée de côté. Elle sourit en voyant le chanteur reprendre contact avec la réalité locale.

— Ceux-là, je les connais, dit-elle. Les Bees. Ils ont même sorti un *single*. Tu en veux ?

Elle lui tendait le chilum. Il le prit, l'alluma.

La fumée le fit repartir très loin. Il était question dans une chanson de voix vertes et violettes escaladant les arbres. Cindy se lova contre lui, posant la tête sur son épaule. Deux – ou trois ? – groupes se succédèrent, chacun créant un univers lumineux de toute beauté. Des noms circulaient parmi le public : Frumious Bandersnatch, Tripsichord Music Box, Quicksilver Messenger Service. Ricky s'enfonçait dans la nuit, privé de tout repère temporel. Il ne savait plus où se trouvaient ses compagnons et cela n'avait pas d'importance. Deux hippies complètement défoncés vinrent lui offrir un collier dont les vingt-et-un rangs de perles de plastique, allant en dégradé du violet jusqu'au rouge, dessinaient un arc-en-ciel circulaire du plus bel effet. Il crut reconnaître la chanteuse du groupe qui jouait depuis...

Fin de la fête. Fin du voyage.

Laube se levait sur les années 70. Cindy avait dix ans de plus et des poches sous les yeux, le Jefferson Starship avait remplacé l'Airplane, derrière la scène s'entassaient les cadavres de Jim Morrison, Jimi Hendrix, Brian Jones ou encore Janis Joplin.

Une silhouette marchait entre les corps étendus des spectateurs. Ricky reconnut le Rock'n'roll, qui zigzaguait les yeux au sol, l'air concentré. De temps à autre, il faisait mine d'écraser quelque chose sous le talon de ses santiags éculées.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Ricky quand il arriva à portée de voix.

— J'explose les seringues. Foutues saloperies. La moitié des gosses sont morts – overdose. Faut se tirer avant que les cops rappliquent.

Ils trouvèrent presque tout de suite Keith, qui dormait dans les bras d'une brune squelettique aux bras tatoués. Il leur expliqua que, la veille au soir, c'était une adolescente pulpeuse, avant de se mettre à trembler de tous ses membres en découvrant qu'elle était morte.

Ricky, qui craignait de plus en plus que les nerfs du clavier ne le lâchent, se promit de le surveiller tant qu'ils ne se seraient pas tirés de ce mauvais pas. Il avait la sensation que Keith pouvait désormais craquer à tout moment.

David et Jerry étaient miraculeusement restés ensemble. Ou s'étaient retrouvés durant la nuit, leurs souvenirs demeuraient imprécis sur ce point. L'endroit où ils avaient émergé de leur *trip* était un véritable nid de junkies, dont la plupart avaient succombé.

— Ce coin pue, dit le guitariste en ramassant son instrument maculé de boue.

— Quelque chose me dit que la strate mémorielle est en train de se décomposer, grinça Ricky. Personne n'a vu Speed ?

— J'espère qu'il n'est pas resté en arrière, soupira l'Archétype incarné. Nous n'avons pas le temps d'aller le chercher.

— Pourquoi ne l'aurions-nous pas ? rugit Ricky, qui ne tenait pas à abandonner le bassiste.

— À cause de cette menace dont je vous ai parlé.

— Le vieil Archétype issu du fin fond de je ne sais quelles foutues ténèbres ancestrales ? Tu commences franchement à me prendre la tête ! Soit tu nous dis tout, soit...

— Nous avons un rendez-vous.

— Où ? Quand ? Avec qui ?

— Je n'en sais rien. Le plus tôt possible.

— Tu nous prends vraiment pour des cons, laissa tomber David.

Le Rock'n'roll ouvrait la bouche pour répliquer, lorsque Jerry s'écria triomphalement :

— Ça y est ! Je l'ai trouvé !

Speed était gavé de poudre jusqu'aux yeux, estima Ricky lorsqu'il releva la paupière du bassiste. Il s'en était fallu de peu pour qu'il ne rejoignît les centaines de junkies immobiles, dont bon nombre n'avaient pas eu le temps de retirer l'aiguille de leur veine.

Sur scène, un zombie blafard ressemblant à Lou Reed marmonnait des paroles lugubres sur une musique sinistre. Le soleil énorme qui se levait sur le parc à l'herbe jaunie avait la couleur du sang. Des punks hagards erraient çà et là, la bouche ouverte et les yeux vides, indifférents aux sosies de John Travolta dansant au son de tubes disco qu'ils étaient les seuls à entendre.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Ricky.

— On attend les extraterrestres, répondit le Rock'n'roll. Ils ne devraient plus tarder, maintenant.

LE DIEU VIVANT

Le temps coule comme il peut. S'il coule.

La joie qui envahit Keith à l'annonce de cette merveilleuse nouvelle était si intense qu'elle confinait à la béatitude – une formidable sensation de paix et d'harmonie universelle. Voilà. Ça y était – enfin. Ils étaient là, Ils se montraient à visage découvert ! En ce qui était peut-être – sûrement – le premier jour, la toute première minute de l'Ère du Verseau, il tomba à genoux, les bras en croix, puis s'inclina jusqu'à poser le front à terre en psalmodiant à voix basse des remerciements au Destin qui avait bien voulu lui accorder l'extraordinaire faveur de rencontrer les Envoyés célestes.

Seuls les Extraterrestres pouvaient sauver le monde de la destruction à laquelle la Chute des États-Unis l'avait condamné, les parents de Keith le lui avaient répété durant toute son enfance et son adolescence. Avant la balkanisation du pays, ils l'avaient entraîné dans des dizaines de réunions en pleine nature, dont les participants essayaient de projeter leur pensée dans l'espace interstellaire pour Les appeler. Ensuite, lorsque

Detroit s'était retrouvée isolée au milieu de nations hostiles, ils avaient bravé l'autorité du Frère Aîné – qui avait interdit leur culte, jugé « stupide et inutile » –, retrouvant ceux qui partageaient leur croyance dans les endroits les plus invraisemblables : terrains de sport, usines en ruines, toits d'immeubles ou anciens parcs à voitures. Et Keith les avait imités, parce qu'il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'ils pouvaient se tromper, que leur foi en l'arrivée prochaine de messagers célestes n'était peut-être qu'un moyen d'oublier leur misère.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demanda Speed.

Keith redressa le buste pour affronter le regard du bassiste. Il y lut de la méfiance et de l'inquiétude. Cela n'avait rien d'étonnant : Speed aurait pu incarner sans peine l'Archétype de l'Incrédulité.

— Tu n'as donc pas compris qu'ils vont venir ?

— Qui ça ?

— Mais... Les Extraterrestres ! L'esprit du Rock l'a dit : Ils arrivent pour nous sauver – et pour sauver l'Humanité !

— Sans vouloir te décevoir, dit Ricky, je te rappelle qu'on est dans la Psychosphère. Alors, tes extraterrestres, il y a plus de chances qu'ils sortent de *La guerre des étoiles* que d'une autre galaxie. N'est-ce pas ?

Le Rock'n'roll, à qui s'adressait cette dernière question, tor-dit sa bouche en une grimace d'ignorance qu'il avait dû emprunter à quelque rocker anglais de la fin des années 60.

— Ne comptez pas sur moi pour vous départager. Ces mecs disent qu'ils sont des extraterrestres ; alors, c'est comme ça qu'on les appelle, mais ici, ça ne veut rien dire. (Sa grimace se transforma en un sourire adressé à Keith.) Si ça t'intéresse tant que ça, tu n'auras qu'à leur demander d'où ils viennent : les voilà qui rappellent.

Suivant du regard la direction indiquée par l'index de l'Archétype, Keith découvrit une soucoupe volante étincelante qui descendait vers eux. Elle tournait sur elle-même en effectuant de curieux mouvements de balancier, comme si elle avait été suspendue au bout d'un câble invisible agité par un accésoriste épileptique ou maladroit. Une fois posée, elle demeurera à osciller sur son tripode d'atterrissage, tandis que sa rotation frénétique se ralentissait peu à peu.

— Les voilà, psalmodia Keith. Ils sont venus des étoiles pour mettre fin à la barbarie qui règne sur cette Terre.

— Arrête tes conneries ! fulmina Speed. Ce ne sont que des putains de créatures de la Psychosphère.

La soucoupe ayant cessé de tourner, un sabord rectangulaire se découpa dans son flanc luisant, tandis que la pulsation des trois lumières rouges qui la surmontaient s'éteignait progressivement. Une passerelle de métal souple se déroula jusqu'à terre...

Keith retint son souffle.

L'Extraterrestre qui apparut dans l'ouverture aurait pu sans peine passer pour un Terrien, s'il n'avait eu la peau bleu roi et les iris rose pâle. Il descendit lentement le plan incliné. Sa démarche non plus n'était pas très humaine, comme si nulle ossature ne soutenait son corps. Pour ne rien arranger, la longueur de ses jambes variait sans cesse ; il boitait d'un côté, puis de l'autre. Mais le halo couleur d'azur qui entourait sa tête indiquait par bonheur sa qualité angélique.

Eh bien, voilà, songea Keith, le regard chaviré d'extase. C'étaient bien des visiteurs d'Outre-Espace à Jéricho et à Gomorrhe. Et aussi sur l'Île de Pâques et à Nazca. Ils sont parmi nous – et ils y sont depuis longtemps. Cela fait des millénaires qu'ils nous rendent visite sans que nous le sachions, pour nous guider vers la Lumière.

Arrivé au pied de la passerelle, le dieu vivant s'immobilisa, ses bras – eux aussi de longueur inégale – pendant le long de son corps, la tête légèrement inclinée sur le côté. Était-il handicapé ? se demanda Keith. Non, c'était impossible : un être qui avait franchi des années-lumière pour venir d'un lointain système solaire était nécessairement le produit d'une civilisation super-évoluée, dont la science médicale avait sans doute des millénaires d'avance sur celle de la Terre. Cette apparence était donc normale. Bon, elle manquait un peu de majesté, mais l'on ne pouvait s'attendre à ce qu'un individu né sur une autre planète possédât les proportions idéales d'un dieu grec.

L'Extraterrestre émit un grognement d'approbation. Son public paraissant lui plaire, il allait enfin s'exprimer. Les mains jointes, la lippe pendante, Keith attendit dans le recueillement les premières paroles de cette créature à maints égards supérieure.

— Les Terrestriens, salut ! La bienvenue pour vous souhaiter venu je suis. Lessord mon nom est. De monter à bord vous magnez ! L'autre saloperie en train de rappliquer elle est !

Keith écarquilla les yeux et sa bouche s'entrouvrit un peu plus. Réalisant que, maintenant, c'était lui qui devait avoir l'air d'un débile, il tenta de se recomposer un visage à peu près normal, mais sa déception était telle qu'il sentait bien qu'il ne parvenait pas à la dissimuler.

Qu'est-ce que c'était que ce dieu vivant même pas fichu de parler anglais correctement ?

COMME QUI DIRAIT UN BUG

Le temps coule comme il peut. S'il coule.

La soucoupe volante décolla dès qu'ils furent montés à bord. Les deux autres extraterrestres qui s'y trouvaient étaient tout aussi bleus et déséquilibrés physiquement que Lessord : l'un d'eux avait une tête trop grosse, semée de bosses irrégulières, et l'autre un buste en quelque sorte froissé, dont les épaules se rabattaient vers l'avant de curieuse manière, comme s'il avait passé sa vie penché sur un bureau, à recopier des manuscrits ou à aligner des colonnes de chiffres. Tous trois portaient la même combinaison de vinyle bleu, qui paraissait faite d'une seule pièce des pieds jusqu'au cou, et de courtes bottes noires à bout pointu et talon biseauté. Des *aliens* chaussés de santiags – n'importe quoi. En un mot, ils n'avaient guère l'air plus réels que les autres personnages ou les décors rencontrés par Ricky et ses compagnons durant leur errance dans la Psychosphère.

Peut-être sont-ils nés à l'instant, songea le chanteur pendant que l'« ufo » – c'était ainsi que Lessord appelait l'engin volant – s'élevait dans les airs. *Nés des fantasmes, des rêves et des espoirs de Keith – ou de ceux de l'Humanité tout entière. À moins que ce ne soit le Rock'n'roll qui les ait suscités, parce qu'il nous fallait une échappatoire qui paraisse crédible à nos yeux.*

Crédible ? Tu parles ! Il n'y a que Keith pour croire que les extraterrestres vont venir nous sauver !

— Où est-ce que vous nous emmenez ? interrogea Speed, d'une voix sèche mais dénuée d'agressivité.

— La Nuit de la Chute essayer de dépasser nous allons, répondit Lessord. De l'ancrage fantasmagique principal il s'agit. Plus calmes les choses au-delà sont.

— Plus calmes ? répéta Jerry.

— Ce qu'il veut dire, intervint l'Archétype incarné, c'est que nous nous déplaçons actuellement à travers les strates mémorielles de l'espèce humaine – et plus particulièrement celles imprimées dans l'inconscient collectif par la population des États-Unis.

— Ouais, ça fait un moment qu'on a compris, grommela le bassiste. On est prisonniers du Rêve Américain et il faut qu'on s'en sorte avant qu'il ne soit dégommé par le souvenir de la Chute. Sinon, on risque d'y rester, nous aussi – c'est bien ça ?

Le Rock'n'roll hocha la tête. L'image qui ornait son T-shirt avait encore changé ; elle représentait désormais un homme pendu, en qui il était encore possible de reconnaître Ian Curtis, malgré ses yeux exorbités et la langue gonflée débordant de sa bouche tordue en un rictus d'agonie. Ricky comprit qu'ils approchaient de la limite de deux strates ; le suicide du chanteur de Joy Division, qui avait entraîné le changement du nom du groupe en New Order, constituait l'un des symboles possibles de la transition entre les années 70 et 80. Comme pour confirmer cette idée, l'image se brouilla, la silhouette inerte cédant peu à peu la place aux visages – et surtout aux tignasses – des membres de quelque combo hard rock, qui ne subsistèrent qu'un instant avant d'être gommés à leur tour pour être remplacés par un Michael Jackson à l'air encore humain.

— Hé, *man*, y a comme qui dirait un bug, signala Speed, qui n'avait rien perdu de ces métamorphoses successives, en désignant la poitrine de l'Archétype.

Celui-ci baissa les yeux. Une expression d'épouvante apparut sur ses traits, si fugitive que Ricky aurait parié avoir été le seul à la voir. S'interrogeant sur les raisons de cette soudaine inquiétude, le chanteur en arriva très vite à la conclusion que Michael Jackson représentait, en un sens, l'antithèse absolue du rocker. Non parce qu'il était noir – Chuck Berry, Little Richard ou Jimi Hendrix l'étaient également –, mais parce que sa carrière s'était, dès ses premiers pas, inscrite dans une logique purement commerciale ; il n'avait jamais répété dans un garage ou dans une cave, lui. Sur le plan du show-business, il était plus que tout autre l'emblème de ces années 80 vouées à l'argent, qui avaient vu certains rebelles des *sixties* devenir des *golden boys* au nez bourré de cocaïne se gavant de vitamines en comprimés.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit David, qui n'avait rien pu voir car le Rock'n'roll lui tournait le dos.

— Rien d'important, dit précipitamment l'Archétype en fermant son blouson de cuir.

Le regard de Ricky tomba sur les badges qui en ornaient les revers. Il ne fut qu'à demi surpris d'y lire les noms d'artistes de variétés, parmi lesquels Barbara Streisand et Julio Iglesias se taillaient la part du lion. L'apparition de Michael Jackson sur le T-shirt n'était que le signe avant-coureur de... De quoi, au juste ? D'un danger ? D'une offensive ? D'une maladie ? Pour la première fois, le chanteur se surprit à douter des aptitudes du Rock'n'roll à les sortir de cette galère.

Il reporta son attention sur les images qu'affichaient les écrans ovales disposés autour du poste de pilotage. Lufo survolait une succession de forêts lugubres et de petites villes aux immeubles sombres, dont bon nombre n'étaient plus que des ruines noircies se dressant au milieu de terrains vagues jonchés de carcasses de voitures. De temps à autre, il était possible de distinguer de petites silhouettes qui se déplaçaient rapidement, brandissant des objets minces et luisants qui ressemblaient fort à des armes. Ricky aurait parié qu'il s'agissait de groupes de chasseurs, mais nulle proie n'était en vue.

— Hé, il te reste un peu d'herbe, *man* ? demanda soudain Speed à l'Archétype.

Celui-ci fouilla dans sa poche pour en tirer une petite enveloppe qu'il tendit au bassiste. Celui-ci l'ouvrit aussitôt – et une expression de dépit se peignit sur son visage.

— Tu te fiches de moi ? C'est pas du *pot*, c'est du putain de crack !

— Du crack ? répéta le Rock'n'roll, l'air de plus en plus hagard. Fais voir.

Speed vida dans sa paume le contenu de l'enveloppe – un petit tas de cristaux brillants.

Quelque chose bougea sur l'un des moniteurs vidéo. Tendait une main qui comptait un peu trop de doigts, Lessord manipula quelque réglage ; la caméra, en un zoom fantastique, parut alors s'approcher du sol, révélant un couple en train de courir au milieu d'une immense plantation de marijuana, tandis qu'un écran voisin montrait un groupe d'hommes en tenue de combat qui se déplaçait à la lisière du champ. Apparemment, il y avait aussi un hélicoptère dans l'affaire – si toutefois l'image affichée

par un troisième moniteur appartenait à la même séquence événementielle que les précédentes. À quoi cela rimait-il ? Pourquoi cette troupe paramilitaire traquait-elle cet homme et cette femme ?

Parce qu'ils ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir, souffla la voix du Rock'n'roll dans son esprit. *Dans les années 80, la mafia s'est emparée du commerce du cannabis, éliminant les petits planteurs indépendants pour leur substituer des champs dans le genre de celui-ci. Le prix de l'herbe a été multiplié par dix en Californie en l'espace de quelques mois, afin de pousser les fumeurs vers des substances plus dures, plus addictives. La guerre à la drogue n'était qu'une immense fumisterie : pendant que l'on exerçait la répression sur les consommateurs, la CIA elle-même importait de la cocaïne pour financer ses opérations. Et le gouvernement fédéral n'était pas innocent, lui non plus... Sans cette politique hypocrite, les États-Unis existeraient peut-être encore aujourd'hui.*

Tu veux dire qu'il y aurait un lien entre la consommation de psychotropes et l'apparition du Serpent d'Angoisse ?

Bien sûr. Je croyais que tu l'avais compris depuis longtemps. Les drogues – toutes les drogues, pas seulement les psychédéliques – agissent sur la texture de la Psychosphère.

Ricky n'eut pas le temps de méditer ces mots, ni même celui de poser l'une des questions qui lui brûlaient les lèvres, car Speed s'écria soudain derrière lui :

— Hé, qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Tous les regards se tournèrent vers l'écran qu'il désignait, où apparaissait une forme sombre, encore trop lointaine pour être identifiée avec certitude, mais qui se rapprochait à une vitesse effrayante.

— C'est un oiseau, affirma Jerry.

— C'est un avion, corrigea David.

— Non ! s'écria le Rock'n'roll. C'est Ronald Reagan !...

DRAGON ROUGE

Le temps coule comme il peut. S'il coule.

L'incrédulité choisit ce moment pour fondre sur David. Trop. C'en était trop. Jusque-là, le batteur avait accepté avec passivité les événements aberrants qui se précipitaient autour

des Losers, mais l'immense Reagan fonçant droit sur eux à travers le ciel était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Cette créature – cet avatar – avait quelque chose de si excessif que cela en devenait grotesque. Toutefois, elle n'en constituait pas moins une menace pour autant, et le batteur avait parfaitement conscience qu'elle n'éprouverait aucune difficulté pour broyer l'ufο entre ses mains démesurées. Par exemple.

On se moque de nous. Tout ceci n'est qu'un jeu, une farce, une mascarade.

Une farce mortelle.

Luttant contre la peur qui montait en lui, il tourna un regard méfiant en direction du Rock'n'roll; l'expression d'inquiétude qui déformait les traits de l'Archétype lui parut tout à fait authentique. Non. Ce n'était pas lui le manipulateur. Peut-être même n'était-il lui aussi qu'une marionnette, un pantin s'agitant au bout de ficelles... David n'osait penser divines ou diaboliques. Ce n'était plus une affaire de Bien et de Mal; Nietzsche aurait été aux anges.

— D'où sort-il, celui-là? demanda Speed, les mâchoires serrées.

Dans sa main, le petit tas de cristaux se mit soudain à étinceler. Il le jeta avec un petit cri aigu, puis frotta sa paume avec vigueur pour la débarrasser des dernières traces de crack. De minuscules brûlures dessinaient sur sa peau une myriade de taches rose thyrien.

— Les années 80 nous rattrapent, dit l'Archétype d'un air atterré. Mets toute la gomme! intima-t-il à Lessord en lui donnant un coup de coude.

L'alien hocha la tête. Un instant, sa nuque dessina un angle impossible – prouvant, si besoin était, qu'il ne possédait pas de colonne vertébrale. Ces créatures n'étaient que des apparences, des illusions de la Psychosphère; elles n'avaient jamais foulé le sol d'un monde éclairé par les rayons d'un soleil étranger. Pourquoi s'étaient-elles présentées à eux sous cette forme improbable? se demanda David Celle de l'extraterrestre de Roswell aurait paru plus appropriée, en raison de la place qu'elle occupait dans l'imaginaire collectif.

Parce que nous sommes dans une strate datant des années 80, émit à son intention le Rock'n'roll. Et que c'est seulement dans les nineties que le cliché s'est imposé.

Cliché ou Archétype – quelle différence?

Il y en a une, lui souffla une voix mentale qu'il identifia comme celle du Rock'n'roll.

Lufo accéléra subitement, laissant sur place la silhouette géante de l'ancien président décédé. En quelques secondes, la soucoupe sortit de l'atmosphère de la pseudo-planète perdue dans la Psychosphère. Les écrans affichèrent brièvement l'image d'un satellite artificiel que David n'avait jamais vu auparavant; l'emblème de l'Union européenne était peint sur son flanc arrondi. Puis ce fut un motard dégingandé aux longs cheveux roux qui apparut sur les moniteurs, juché sur une machine cabossée.

— Il nous remonte, annonça l'un des extraterrestres, qui s'était présenté sous le nom douteux de Jjung.

— Alors, il va falloir l'affronter, souffla le Rock'n'roll. Tes instruments te disent quelque chose sur l'état du phénomène ?

— Ce n'est pas bien brillant. L'intensité ne cesse d'augmenter. (Une lueur d'anxiété tout à fait humaine passa dans les yeux de l'alien.) En fait, il est impossible de déterminer où nous nous trouvons. Ces appareils ne sont pas conçus pour fonctionner dans un espace-temps comptant plus de quatre dimensions.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Ricky.

— Que la Psychosphère et la Réalité consensuelle sont en train de fusionner en un continuum à huit dimensions, répondit Jjung. Enfin, je crois, ajouta-t-il au bout d'un instant.

— Huit dimensions ? répéta Speed d'un air ahuri.

— Pour ce que nous en savons, expliqua Lessord, *votre* inconscient collectif se déploie dans trois dimensions spatiales qui sont orthogonales à celles dont vous avez l'habitude. Mais à la différence de votre univers, il possède deux dimensions temporelles — dont une qu'il partage avec... disons le monde physique, bien que la Psychosphère soit, en un sens, tout aussi « physique » que lui.

Le bassiste prit un air dégoûté.

— C'est bon, laisse tomber. J'y pige que dalle.

— Il veut dire que c'est le bordel, intervint David. L'espace intérieur et l'espace extérieur ne font plus qu'un. Tout ce que l'esprit humain a pu inventer au fil des âges se balade en liberté dans le monde réel... (Sa voix se brisa.) Bon sang, ce que j'ai la trouille !

— On en est tous là, avoua le Rock'n'roll.

Si le batteur lui fut reconnaissant de sa franchise, celle-ci ne fit rien pour atténuer la peur qui lui mordait le ventre. *Une illusion, oui. Mais dans la Psychosphère, les illusions peuvent tuer.*

Le gigantesque Ronald Reagan ne se trouvait plus qu'à quelques kilomètres de l'ufo, lorsque celui-ci vira brutalement à cent quatre-vingts degrés pour revenir à pleine vitesse vers le vaste croissant de la Terre, où l'absence quasi-totale de nuages permettait de distinguer la côte est des États-Unis. L'immense entité réagit avec un temps de retard, mais elle ne fut pas longue à regagner le terrain qu'elle avait perdu. Sur les écrans, ses yeux lançaient des éclairs rouges, et sa bouche se tordait en grimaces atroces tandis qu'elle proférait des invectives inaudibles. Une vraie vision de cauchemar.

L'ufo pénétra comme un météore dans les hautes couches de l'atmosphère, ne décélérant et n'infléchissant sa trajectoire que dans les toutes dernières secondes de sa chute — sans doute un peu tard, car il heurta le sol de biais avec une telle violence que le dispositif qui avait jusque-là préservé ses passagers des effets cinétiques ne parvint pas à absorber le choc dans sa totalité. Ils furent projetés cul-par-dessus-tête à travers le poste de pilotage, alors que la soucoupe métallique rebondissait follement comme un caillou ricochant à la surface d'un étang.

Plus rien ne fonctionnait à bord quand elle s'immobilisa enfin. Une obscurité compacte régnait désormais dans le poste de pilotage. David, qui avait pris soin de protéger sa tête à l'aide de ses coudes repliés, fut le premier à recouvrer ses esprits. Tâtonnant dans les ténèbres, il aida ses compagnons à se remettre sur pied. Pendant ce temps, des bruits étranges indiquaient que les extraterrestres essayaient d'ouvrir manuellement un sabord.

Enfin, une ouverture se dessina, livrant passage à la lumière terne d'un jour de grisaille. Ils sortirent un à un, encore sous le choc. À peine le dernier d'entre eux avait-il quitté l'ufo que celui-ci se mit à vibrer et vira au rouge sombre avant de se réduire en une fine poussière grise.

— Autodestruction, expliqua Jjung. Nous ne tenons pas à ce que le secret du vol interstellaire tombe entre de mauvaises mains.

Puis il se tut, car leur poursuivant atterrissait à son tour avec une souplesse féline. David fut soulagé de constater qu'il avait à présent une taille normale; il n'aurait pas aimé fuir

devant un Reagan de cent mètres de haut essayant de l'écraser sous ses gigantesques semelles.

Il doit y avoir un moyen de combattre ces illusions, songea-t-il. De les renvoyer d'où elles viennent.

Faisant signe à ses compagnons de ne pas bouger, le Rock'n'roll s'avança à la rencontre de l'arrivant. Il roulait des mécaniques, mais l'on sentait bien qu'il n'était pas à son aise. Dans le lointain s'élevait un martèlement régulier évoquant le *beat* d'un mix techno. Les années 80 finissaient. Bien que l'air fût aussi sec que le sol craquelé, un arc-en-ciel barrait le ciel d'un bleu délavé. Il monta lentement vers le zénith, pour finalement dessiner un cercle, un mandala aux riches couleurs suspendu au-dessus de leurs têtes comme un œil divin.

Une voix mentale inconnue s'insinua dans l'esprit de David – une voix qu'il n'était pas le seul à entendre, à en juger par les visages de ses compagnons. Sirupeuse, sarcastique et d'une considérable brutalité intrinsèque, elle appartenait indéniablement à ce Ronald Reagan onirique – ou plutôt cauchemardesque.

Tu n'espérais tout de même pas que j'allais vous laisser filer après ce que vous avez fait ?

Je t'ai scié les pattes, Dragon Rouge, répliqua le Rock'n'roll avec bravade. Tu ne peux plus t'appuyer sur les années 50. Il va falloir que tu trouves un autre point d'ancrage.

J'ai déjà un autre point d'ancrage, pauvre crétin. Ici même, tout à la fin des années 80. Sa silhouette fluctua un instant, et ce fut un George Bush aux yeux tout aussi rouges qui émit la pensée suivante. Inutile d'avoir des regrets. De toute manière, tu n'aurais rien pu faire. On ne peut pas réécrire l'Histoire. Et maintenant, je vais t'absorber.

David ressentit la terreur du Rock'n'roll comme si elle était sienne. Les battements de son cœur s'accéléchèrent en un *build-up* frénétique, tandis qu'un torrent d'adrénaline se déversait dans son organisme. Cette tension devint si vite insupportable qu'il se surprit à souhaiter une batterie sur laquelle taper pour se défouler. Il la voyait en esprit – une Gretsch lie-de-vin, avec cinq fûts et une rangée de cymbales brillantes, le nom du groupe inscrit en lettres molles sur la peau de la grosse-caisse.

Des balles traçantes se mirent à zébrer le ciel, dans le fracas d'explosions qui se rapprochaient. Un chasseur-bombardier de l'U.S. Navy passa dans un grondement de tonnerre à moins

d'une centaine de mètres d'altitude. Derrière les collines, des batteries anti-aériennes crépitaient comme des roulements de caisse claire.

Et, soudain, il y eut une ville. Plusieurs, plutôt, dont les images se superposaient en transparence. Ou alors, il s'agissait de la même cité, vue à diverses époques. Ce phénomène était-il en relation avec la seconde dimension temporelle de la Psychosphère? Ou bien étaient-ce des données conservées dans la mémoire de l'espèce humaine qui se manifestaient ainsi? David n'était pas certain qu'il y eût une différence fondamentale entre ces deux propositions.

Le voyage dans la mémoire est un voyage dans le temps, pensa-t-il avec une acuité qui le surprit lui-même.

Les avions étatsuniens pullulaient à présent, tels de sinistres corbeaux de métal. *Nous avons échappé à la Guerre du Vietnam, mais pas à celle du Golfe – pourquoi?* Le Rock'n'roll et Dragon Rouge, toujours face à face, s'affrontaient du regard. Les yeux du pseudo-Bush étaient deux braises ardentes, ceux de l'Archétype au blouson de cuir, deux minces fentes à peine visibles. Sans doute continuaient-ils à communiquer par télépathie – mais sans en faire profiter David et ses compagnons. Ou alors, ils étaient en train de combattre, de se livrer à un farouche duel mental, arc-boutés psychiquement, esprit contre esprit... Oui, c'était cela, le batteur en avait soudain la certitude.

— Il faut aider le Rock'n'roll, dit-il d'une voix blanche. Vous ne voyez pas que l'autre est en train de le détruire?

George Bush lui adressa un clin d'œil.

— J'en ai juste pour une minute. Ensuite, je m'occuperai de vous autres.

— Je voudrais voir ça, lança Speed sur un ton de défi.

À sa grande déception, il n'obtint pas l'ombre d'une réaction. L'intrus les traitait par le mépris.

C'est lui, pensa David. *L'Archétype archaïque non identifié*. Il frissonna. *Ce n'est pas possible. Il doit y avoir quelque chose à faire!*

Le Rock'n'roll nous a dit qu'ils avaient tous les deux quelque chose en commun, quelque chose que nous avons détruit avec l'image des fifties, quelque chose qu'il a aussi appelé un « point d'ancrage »...

Nous aurions dû exploser les années 80, au lieu de fuir comme des lâches devant un Reagan de la taille d'un zéppelin!

Avec notre musique ? Il demeura interdit. Il venait de réussir à se surprendre lui-même. *La voilà, la solution !*

ARMAGUÉDON

Le temps coule comme il peut. S'il coule.

Si Ricky n'avait pas compris grand-chose à toutes ces histoires de dimensions et de confusion d'univers, il en avait néanmoins retiré une image floue, celle de deux nuages lumineux –deux *ensembles*?– qui s'interpénétraient de plus en plus vite en un tourbillon polychrome.

Cette vision intérieure lui donnait le vertige, et pas seulement à cause du mandala aux couleurs de l'arc-en-ciel qui tournoyait dans le ciel.

En tout état de cause, la situation était grave. Il suffisait de voir comment les bords de la silhouette du Rock'n'roll s'érodaient peu à peu pour deviner qu'il ne tiendrait pas longtemps face à son adversaire. L'Archétype archaïque était indéniablement bien plus puissant que lui –et il allait *l'absorber*, comme annoncé. Ricky ne s'était jamais senti aussi impuissant qu'en cet instant, face au duel à mort de ces deux créatures issues des profondeurs de la psyché humaine.

—J'ai une idée, dit soudain David.

Ricky n'avait pas grand espoir quant à la validité de l'idée en question. Certes, le batteur était sans nul doute le plus cultivé –sinon le plus intelligent– d'entre eux, mais les événements qui les emportaient étaient décidément trop étranges pour qu'un simple mortel pût espérer en appréhender la signification, et encore moins exercer sur eux une quelconque influence.

—Vas-y, l'encouragea Speed. Au point où on en est, de toute manière...

—Si la Psychosphère et la Réalité ne font plus qu'une, un télépathe devrait pouvoir exercer son pouvoir de création à peu près n'importe où dans le nouveau continuum.

—Ça paraît logique, approuva Jerry.

—Je vois où tu veux en venir, intervint Ricky. Mais ça ne marche pas. Je suis un télépathe *latent* ; je n'ai jamais réussi à créer quoi que ce soit.

— Parce que t'as pas *suscité* un flingue la Nuit de la Chute ? s'écria Speed.

Le chanteur eut l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds. En baissant les yeux, il constata que ce n'était pas seulement une impression : le lieu où ils se trouvaient commençait à perdre de sa matérialité — un effet du combat muet qui opposait toujours les deux Archétypes ? Mais il y avait également le vertige d'une soudaine mise en abîme. Comment n'avait-il pas compris plus tôt ? Quel mécanisme inconscient l'avait-il empêché de voir l'évidence qui lui crevait les yeux ?

Il avait *déjà* créé quelque chose.

S'il l'avait fait, il pouvait le refaire.

— D'accord, dit-il à David. Je vais essayer. À quoi pensais-tu ?

— À des instruments. À une scène. À une sono qui rendrait jaloux Grand Funk Railroad et Led Zeppelin réunis. (Le batteur haletait, comme s'il venait de courir.) Rajoute même du public si c'est possible...

— Hé là ! C'est même pas sûr que j'arrive à façonner une seule corde de guitare !

Cette tentative de plaisanterie ne réussit pas à détendre l'atmosphère oppressante. Fermant les yeux, Ricky essaya de visualiser un podium. La forme générale, les murs d'enceintes acoustiques, les projecteurs...

— Non, ça ne va pas, murmura-t-il. Il faudrait que vous m'aidiez.

— Aucun de nous n'est télépathe, observa Keith.

— Pensez aux instruments que vous voudriez avoir, reprit le chanteur, ignorant l'interruption. Pensez-y très fort. Souhaitez-les. Priez pour les avoir.

— *Man*, tu nous emmènes dans un truc mystique ou je m'y connais pas, gouailla Speed, mais l'on devinait au ton de sa voix que le cœur n'y était pas.

Il se produisit comme un déclic dans l'esprit de Ricky. Sans avertissement, il eut l'impression que son *point de vue* venait de changer. Il n'appréhendait plus son environnement de la même manière qu'un instant auparavant. Quelque chose, une sensation nouvelle était venue s'ajouter à celles que lui procuraient ses cinq sens.

Il ne perdit pas de temps à savourer ce déferlement de perceptions inhabituelles. Les mains de son esprit s'emparèrent de la substance dont était composé l'Univers et elles la modelèrent,

faisant surgir du néant l'estrade, le matériel de sonorisation, les instruments dont rêvaient les autres membres du groupe – et, pour couronner le tout, une audience de plusieurs centaines de silhouettes, à peine différenciées mais enthousiastes. Lorsqu'il releva les paupières, Speed sautait déjà sur la scène, suivi de près par les autres Losers.

— Viens, dépêche-toi ! lui cria David d'une voix tendue.

Ricky découvrit avec un certain plaisir que maintenir l'illusion ne lui demandait aucun effort apparent. Il se hâta pour rejoindre le reste du groupe, lorsque la pensée de l'Archétype archaïque s'imprima dans son cerveau :

C'est ça, amusez-vous bien pendant le peu de temps qu'il vous reste.

Cette réplique ricanante n'entama en rien la détermination du chanteur. David avait raison. C'était par la musique qu'il fallait combattre cette créature issue du fond des âges. En jouant, ils allaient procurer au Rock'n'roll une énergie qui lui faisait cruellement défaut. Cela serait-il suffisant ? Il n'avait aucun moyen de le savoir. Mais ça valait le coup d'essayer.

De toute manière, ils n'avaient pas le choix.

Jerry empoigna l'avatar de la Guitare né de par la conjonction de ses prières et du talent de création de Ricky. Il passa la sangle derrière son dos avec des gestes fébriles, puis brancha le jack en provenance de l'énorme Marshall trois corps qui se dressait à l'arrière de la scène. Deux boutons à tourner, un médiator à trouver au fond d'une poche – et le son naquit des puissants haut-parleurs.

Le Rock'n'roll se redressa soudain, bombant le torse. Sa silhouette avait retrouvé son intégrité. Il leva la main droite, le majeur raidi à l'intention de son adversaire.

Viens. Crucifie-moi si tu le peux.

Le gémissement saturé de la Guitare se fit plus intense, plus insistant. Speed échangea un regard avec Jerry, avant d'entamer une lente ligne de basse qu'il lui arrivait parfois de jouer aux répétitions, lorsque le groupe se détendait en improvisant après avoir travaillé un morceau. Entre eux, les Losers appelaient *Armageddon* cet instrumental à rallonge dont il n'existait pas deux versions identiques, mais Ricky ne se souvenait pas qui avait trouvé ce titre.

Un titre de circonstance.

Il chercha du regard un tambourin ou tout autre instrument à percussion, puisqu'en temps ordinaire, il ne chantait

pas sur cette impro, mais le murmure mental du Rock'n'roll l'en dissuada :

Les mots... Les mots ont de l'importance.

Je n'ai pas de texte.

Tu n'as qu'à en inventer un...

La communication fut brutalement coupée. La musique développait ses harmonies déchirantes, sur un rythme lancinant que David s'amusait à compliquer à loisir, avec une finesse et une virtuosité que Ricky ne lui connaissait pas.

La musique formait un bloc compact, un mur contre lequel s'appuyer. S'emparant d'un micro, le chanteur prit une grande inspiration avant de se lancer dans le vide sans le filet – une image qui lui semblait fort bien correspondre à la situation présente. Les premiers mots eurent de la peine à sortir, mais une fois qu'il eut dépassé ce stade, la suite coula toute seule, comme s'il l'avait toujours portée en lui et qu'elle n'attendait que ce moment pour se manifester au grand jour...

*Je vais vous parler d'un temps révolu
Où les choses étaient plus simples
Des années 60 et du Grand Orgasme
Du jour où un homme a marché sur la Lune*

*21 juillet 69 – 3 h 52 du matin
Le monde entier devant sa télé
Assistait en direct et en noir et blanc
À l'événement le plus important
De l'histoire de l'Humanité
Le couronnement de l'Après-guerre
Ce jour où un homme a marché sur la Lune*

L'Archétype archaïque tourna le regard en direction des Losers. Ses yeux de braise se posèrent sur Ricky et il émit un rire sardonique, qu'on eût dit emprunté à quelque méchant film d'horreur de série Z. *Ne pas oublier que nous sommes dans la Psychosphère.* Puis, d'une gifle, il envoya le Rock'n'roll rouler à terre.

Bien essayé, mais ça ne suffira pas.

Soudain privé d'inspiration, Ricky prit le parti de répéter le premier couplet, avec des variations dues au fait qu'il ne se souvenait pas exactement des vers qu'il avait improvisés un

instant auparavant. *C'est la peur, elle m'ôte une partie de mes moyens. Ou alors, Dragon Rouge agit sur ma mémoire sans que je le sache...* Ce ne fut qu'à la fin du second refrain qu'il réalisa qu'il était en train de chanter dans une langue qu'il ne connaissait pas. De l'italien ? Du français ? Toutefois, aussi étrange que cela pût paraître, il comprenait ces paroles étrangères comme s'il les avait lui-même écrites.

Les cinq doigts se fondirent alors en une main, dans laquelle la musique était une arme. Ils virent leur adversaire se plier en deux sous l'effet d'une douleur subite. Le Rock'n'roll en profita pour se relever et s'avancer vers lui de la démarche pugnace d'un voyou de banlieue. Un instant, la conscience collective des Losers espéra que ce cauchemar était sur le point s'achever, que l'Archétype au blouson de cuir réussirait à débarrasser de cette créature malfaisante le fameux « continuum à huit dimensions » créé par la fusion de la Psychosphère et de la Réalité consensuelle...

Je sens cette nuit, la Nuit de la Lune. Pour la première fois, un être humain allait poser le pied sur une autre planète. Je sens l'état d'esprit de cette nuit – ces remous, ces bouillonnements...

Quel rapport avec la situation présente ?

Peut-être est-ce cette nuit-là que la consommation de drogues psychédéliques a atteint le seuil critique, celui au-delà duquel l'équilibre était rompu entre notre monde et la Psychosphère.

La consommation de drogues tout court.

Tous les psychotropes agissent sur la Psychosphère.

En tout cas, il s'est passé quelque chose pendant qu'Armstrong descendait l'échelle de coupée du LEM. Quelque chose qui a eu pour conséquence le retour d'une saleté d'Archétype depuis bien longtemps enfoui dans les strates les plus profondes de l'inconscient collectif.

Jamais les États-Unis n'ont été aussi grands que cette nuit-là.

Plus dure sera la chute.

Le Capitole et la Roche tarpéienne.

Jamais les États-Unis n'ont été aussi grands que cette nuit-là.

Cette nuit où l'on a allumé la mèche.

La Nuit de la Lune.

L'essentiel du décor qui les entourait disparut subitement, comme la flamme d'une bougie que l'on souffle. Il ne subsistait plus que la scène et les quelques centaines de mètres carrés de terrain poussiéreux où se tenait le public, qui dérivait

dans un espace d'un vert mordoré transparent. Grâce à son sens supplémentaire, le groupe perçut la présence des deux Archétypes qui tournaient l'un autour de l'autre comme des lutteurs à la recherche du moment propice pour le corps à corps, agrégats de particules parcourus de frissonnements. Et il sut ce qu'il devait faire.

La musique s'envola en un tsunami vrombissant, véritable ouragan sonore dont l'expansion à travers cet univers à huit dimensions se manifestait sous la forme d'une merveilleuse arborescence fractale aux ramifications innombrables. Les Losers pouvait observer distinctement l'action qu'elle exerçait sur la texture de ce continuum. Et bien que ces effets fussent largement au-delà du descriptible, le groupe sentait qu'ils contrebalançaient l'influence néfaste de Dragon Rouge. L'entité archaïque peinait à maîtriser le Rock'n'roll, à qui cette musique procurait un surcroît d'énergie.

Les Losers se demanda à quelle mystérieuse opération il se livrait à l'intérieur de l'inconscient collectif, et conclut en réponse qu'il n'avait aucun moyen de le savoir. Cette énergie qui rayonnait par le biais des vagues sonores devait bien posséder une origine. *Je ne suis qu'un vecteur. Il n'y a pas de fumée sans feu.* Dans quel réservoir fabuleux le groupe puisait-il ? À quels Archétypes oubliés ou fragmentaires faisait-il appel sans le savoir ?

Ils viennent au secours du Rock'n'roll.

En cet instant, en cette multitude d'instant alignés le long de deux axes temporels non sécants, les Losers constituait une hyperconscience capable d'appréhender le nombre inhabituel de dimensions du continuum en ébullition. Des myriades de phénomènes se manifestaient à lui par l'intermédiaire de ses sens supplémentaires. Sa vision du monde avait radicalement changée, devenant sans cesse plus abstraite et intraduisible en termes humains.

Où sont passés les extraterrestres ?

Cela faisait un moment qu'ils avaient disparu, songea le groupe. Pourquoi ne s'en rendait-il compte qu'à présent ? Son attention avait été focalisée pendant tout ce temps sur le duel des Archétypes, mais cela ne permettait pas d'expliquer une telle amnésie – oui, c'était le mot juste.

Il étendit son champ de conscience jusqu'aux limites du Système solaire, sans trouver la moindre trace de vie – hormis

les fragiles existences à l'abri d'une poignée de stations orbitales et de l'unique base lunaire.

De toute manière, il s'agissait sans doute d'une illusion.

L'énergie continuait à déferler. Elle imprégnait littéralement la structure hypercomplexe de ce monde, modifiant en faveur du Rock'n'roll le rapport de force entre les deux Archétypes. S'appuyant sur cette musique qui modelait désormais la texture même de la réalité, il paraissait même sur le point de prendre l'avantage.

Nous lui procurons un point d'appui, pensa le groupe. *Un point d'appui et un levier.*

D'accord, émit Dragon Rouge à l'intention de son adversaire. *Tu résistes à l'absorption, mais je peux toujours te détruire.*

L'espace se tordit soudain en un nœud inextricable, théâtre d'une foule de mouvements quantiques. L'énergie, la matière, la pensée confondues se convulsaient sous l'effet d'une volonté, d'une obstination venue du fond des âges. Puis il y eut une explosion, un jaillissement de couleurs et de sons et de sensations...

Un gaillard dégingandé sauta sur la scène. Vêtu d'un long manteau noir, il portait des santiags à la pointe doublée de métal dont les fers claquaient sur le bois peint. Sous le large rebord de son chapeau, deux braises luisaient dans un visage émacié.

D'instinct, Jerry voulut se lancer dans un solo destructeur, mais il était déjà trop tard. Les Losers avaient cessé d'être un pour redevenir plusieurs.

Dragon Rouge renversa la batterie d'un coup de pied, puis jeta le Marshall à terre. Miaulement strident de la réverbé malmenée. Un revers de la main balaya les claviers, la pointe d'une santiag éventa l'ampli basse. Quelque peu assommés par la soudaine simplification de leurs perceptions, par cette fulgurante redescende d'un état de sublimation sensorielle, les Losers demeurèrent sans réaction.

L'Archétype archaïque arracha la Guitare des mains de Jerry.

— Toi, tu ne joueras plus jamais ! rugit-il en brisant l'instrument sur son genou. Et vous autres non plus !

Quelque chose se déchira dans la poitrine de Ricky. Dans sa poitrine – mais aussi dans sa tête.

Le Rock'n'roll venait de mourir.

Sans doute s'était-il dissimulé à l'intérieur de la Guitare en espérant échapper à son adversaire... À moins qu'elle n'eût

constitué son « point d'ancrage » à lui, son ultime support après que Dragon Rouge eut liquidé tous les autres.

Pas tous, songea Ricky. Nous sommes encore là.

Oui, mais pour combien de temps ?

L'Archétype archaïque releva la tête et dévisagea le chanteur, comme s'il avait perçu cette pensée.

— Tes potes et toi avez de la chance, dit-il. J'ai autre chose à faire.

Et il disparut.

Le regard de Ricky se posa sur sa montre lorsqu'il leva la main pour se gratter la tête.

Les cristaux liquides affichaient 6 h 66.

APRÈS LA FIN DU MONDE

Le temps coule comme il peut. S'il coule.

Le dernier chiffre devint un sept, et Ricky sut alors que tout était fini. Quelque part, ailleurs, sur un improbable plan de réalité, il s'était produit un événement décisif, qui avait mis un terme au cataclysme psychique.

Les Losers se tenaient, hébétés, sur la scène dévastée, devant un public à présent immobile constitué de silhouettes grises, comme autant de golems au visage lisse. La séquence ne mesurait plus que quelques dizaines de mètres de diamètre. On devinait au-delà des traces lumineuses – d'autres bulles de pseudo-réalité perdues dans l'univers des fantômes.

Voilà qui ressemble plus à la Psychosphère que je connaissais, songea Ricky. Les choses ont l'air de rentrer dans l'ordre.

La paroi translucide de la bulle se déforma derrière le podium. Une fente apparut, révélant la silhouette d'un homme qui se hâta d'entrer et de refermer derrière lui. Les bords de l'ouverture se ressoudèrent aussitôt, mais le chanteur avait eu le temps de sentir le froid de l'espace extérieur.

L'effroi de l'espace extérieur.

— Vous n'avez plus aucun souci à vous faire, annonça le nouveau venu, un large sourire éclairant son visage noir. On s'est occupé de lui.

— Qui t'es, toi ? aboya Speed.

— Un messenger. Et un guide – spirituel, bien sûr.

Le bassiste haussa les épaules d'un air excédé.

— Foutaises, grommela-t-il.

— Que s'est-il passé ? interrogea David. Pourquoi est-il parti ?

— Parce qu'il a senti qu'il ne pouvait rien contre vous. Ce crétin pensait qu'il suffirait de liquider le Rock'n'roll pour vous rendre vulnérables. Il a été déçu.

— Tu ne pourrais pas être un peu plus clair ?

Linconnu – un Archétype ? – posa ses paisibles yeux bruns sur Ricky.

— Vous êtes protégés, les gars. Sacrement bien protégés. Il y a quelqu'un qui ne tient pas à vous perdre – un grand type tout noir qui se fait appeler Legba. Ou Elijah, ou l'Entourloupeur. (Il tourna la tête en direction du guitariste.) C'est lui qui t'a donné ton mojo.

Si la mémoire de Ricky était bonne, ce dernier terme désignait un fétiche vaudou qui, selon la légende, procurait de grands pouvoirs. Et Legba était le Maître Carrefour, dieu des croisements et de l'information.

— La Guitare ? fit Jerry.

Le messager acquiesça, un doux sourire sur les lèvres. Il respirait la sérénité.

— Mais on n'a pas conclu de pacte ! s'écria David.

Legba était aussi assimilé au diable, se souvint le chanteur. Toutefois, les Grands Frères assuraient que ce n'était là qu'une manœuvre des maîtres chrétiens pour déconsidérer une divinité appartenant à la religion qu'ils désiraient extirper de l'âme de leurs esclaves.

— Je vois que tu connais le principe. Seulement, il date un peu. Si tu veux, Legba est un précurseur du Rock'n'roll. Il participe aussi à son existence... C'est vraiment compliqué et très difficile à expliquer. Disons que le Rock'n'roll vous avait choisis, tous les cinq, et que l'Entourloupeur a donné un coup de pouce au guitariste, par pure bonté d'âme – ou peut-être par calcul, ça serait bien dans ses manières.

— Tu nous balades, dit Speed avec fermeté.

Le « guide spirituel » ignore l'interruption.

— D'ailleurs, il m'a chargé d'un message pour vous. Il vous fait dire de vous trouver un peu avant minuit là où les routes se croisent.

— C'est tout ? s'étonna Ricky.

Un bruit humide, derrière eux, attira son attention. Il découvrit que la séquence venait de se plaquer contre une autre plus vaste. Une ouverture commençait même à se dessiner, unissant les deux univers-îles. Une odeur de marécage monta aux narines du chanteur.

— De l'autre côté, c'est la Réalité consensuelle, expliqua l'Archétype. Enfin, ce qu'il en reste. Vous allez vous retrouver assez loin de votre point de départ, mais je ne crois pas que ça soit fait pour vous déranger. Vous devriez dénicher une barque un peu plus loin sur la droite en sortant d'ici.

— Tu ne viens pas avec nous ?

— Vous êtes bien assez grands pour vous débrouiller sans moi – surtout avec un dieu vaudou qui veille sur vous. Dans le coin, c'est un atout, vous pouvez me croire.

— Et Dragon Rouge ? insista Ricky.

— On s'en est occupé, je vous l'ai dit.

— « On » ?

— Appelle ça l'Interpsychique des Archétypes, ou le Club Mythique de la Psychosphère. Pendant que le Rock'n'roll se sacrifiait pour distraire l'entité qui se cache à l'intérieur de Dragon Rouge, d'autres ont su prendre leurs responsabilités. Ils se sont unis, pour se préparer à la contre-attaque. Ils vous ont soutenus pendant que vous jouiez, ils vous ont inspirés. Sans eux, vous n'auriez pas tenu une seule seconde, même fondus en un seul esprit. (*L'énergie... C'était de là qu'elle venait*, songea Ricky.) Maintenant, je vous rappelle que vous avez un rendez-vous – alors, fichez-moi le camp !

LÀ OÙ LES ROUTES SE CROISENT

Delta du Mississippi, soirée du 23 mai 2013.

Ils pataugèrent un moment dans un bayou avec de l'eau jusqu'à la taille avant de trouver la barque signalée par le messager de Legba. Ensuite, ils se perdirent parmi les méandres morts du fleuve, tandis qu'ils cherchaient leur chemin au clair de lune, que voilaient parfois des fragments résiduels de la Couche de Bolgenstein. Des formes sombres dérivait à la surface de l'eau croupie – des troncs d'arbres, ou peut-être des alligators, c'était difficile à dire. Ils finirent par dénicher un

ponton vermoulu, où ils amarrèrent le bateau à fond plat avant de s'engager sur un chemin boueux qui, espéraient-ils, les mènerait vers des contrées plus hospitalières.

La montre de Ricky s'était remise à fonctionner correctement dès qu'il avait franchi l'ouverture qui séparait la séquence agonisante du bayou. À en croire l'affichage, il était un peu moins de minuit lorsque les Losers atteignirent une piste qui, quelques centaines de mètres plus loin, coupait une route goudronnée. Un panneau planté de guingois indiquait : Des Allemands – 3 miles.

— Je me demande si c'est le bon carrefour, marmonna Jerry.

— Tu ne crois tout de même pas à cette histoire de vaudou ! s'écria David.

— Après ce qu'on vient de vivre, je suis prêt à croire en n'importe quoi.

— Ouais, moi aussi, signala Speed. Pas toi ?

Le batteur hésita.

— Eh bien..., commença-t-il.

— Le voilà, annonça Ricky.

Vêtu de hardes, il venait à eux en boitant du pied gauche – un grand homme noir s'aidant d'une canne. Une pipe au long tuyau dépassait d'entre ses dents. Il portait en travers du dos une guitare électrique, relié par un jack à un minuscule amplificateur Vox pendu à sa ceinture.

Papa Legba, dieu du blues et des carrefours.

Arrivé à quelques pas des Losers, il fit basculer l'instrument devant sa poitrine et défit la sangle pour le tendre à Jerry.

— Vas-y, joue-moi quelque chose.

L'hésitation du guitariste avant de faire courir ses doigts sur le manche en disait long quant à son désarroi, mais les sons qu'il produisit étaient plus éloquents encore. Incapable de suivre un tempo, il paraissait avoir perdu jusqu'aux bases de l'harmonie. C'était à croire qu'il n'avait jamais tenu de guitare dans ses mains.

— Ne t'affole pas, dit Legba. Elle n'est pas accordée, c'est tout.

Il reprit l'instrument des mains du Loser désarmé et entreprit d'en retendre les cordes. Puis, lorsqu'il fut satisfait du résultat, il exécuta un court morceau, quelques mesures à peine, avant de rendre la guitare à Jerry.

— Tiens. Maintenant, tu peux jouer tout ce que tu veux.

— Encore un mojo ?

Legba secoua la tête avec un sourire attendri.

— Non, pas cette fois-ci. Plus besoin de mojo, puisque nous sommes directement liés.

— Ceci est donc un pacte ?

— Oui, mais ça ne vous coûtera pas votre âme. Je ne mange pas de ce pain-là. (L'Entourloupeur émit un petit rire.) Ah, ça faisait un moment que je n'avais pas eu autant d'énergie à ma disposition ! Je sens que le monde nouveau qui va naître de toute cette confusion sera nettement plus confortable que l'ancien. Mais avant, il faut que les briques de la Réalité se remettent en place, et ça, ça risque de prendre un certain temps. Je compte sur vous pour accélérer les choses – dans la mesure de vos moyens.

— Mais comment ?

— En faisant la seule chose que vous sachiez faire : jouer du rock'n'roll, répondit Legba.

C'était aussi ce que leur avait dit l'esprit du rock lorsqu'ils étaient entrés dans la cathédrale de verre, là-bas, dans l'image défunte de l'Amérique idéale des années 50. Ricky comprit soudain que c'était alors le dieu vaudou qui s'était exprimé par la bouche de l'Archétype défunt. Il avait toujours été là, il les avait accompagnés tout au long de leur errance hallucinée.

— Pourquoi ? demanda David. Pourquoi as-tu fait tout ça ?

— Tous autant que nous sommes, Humains ou Archétypes, nous suivons des objectifs qui nous sont propres, répondit énigmatiquement l'Entourloupeur.

Puis il décrocha le Vox pendu à sa ceinture et le donna à Jerry avant de tourner les talons.

— Salut, les jeunes. Bon retour à la Réalité.

— Merci, Papa Legba, s'entendit dire Ricky.

— Bien le bonjour dans la Psychosphère, lança joyeusement Speed, dont l'agressivité naturelle n'était décidément plus qu'un souvenir.

La silhouette du Maître Carrefour donnait l'impression de se modifier à mesure qu'il s'éloignait. Et, avant qu'elle ne disparût, Ricky eut l'espace d'un instant la vision du Rock'n'roll, banane arrogante, col du blouson remonté sur la nuque, qui boitait dans ses santiags au talon usé vers un avenir dont nul ne pouvait encore dire de quoi il serait fait.

The Losers

Ricky Volcano	Chant
Jerry Ortega	Guitare
Keith Svenson	Claviers
Speed (Louie Brandeburg)	Basse
David Vincent	Batterie

Discographie :

Brotherhood of Freedom (Fraternity Records – 1011) 2009

Loose Endz (Haight Gramophones – CDTY-314) 2012

Eight Tracks Mind (Philips 2013.666) 2018

[Ces trois albums et un peu plus d'une heure de démos inédites sont réunis en 2021 sur le cristophon *Lose Yr Mind* (Philips DCF 12524-AEE).]

La formation indiquée ci-dessus se cristallise à Detroit dans les années 2006-2008 autour de la personne de Ricky Volcano, un ancien choriste d'Iggy Pop. Seul groupe rock de la Ville libre, les Losers deviennent très vite les invités obligés de la plupart des festivités de la Fraternité. Le Frère Aîné les apprécie beaucoup, et l'on raconte que c'est sur sa demande qu'ils enregistrent en septembre 2009 leur premier album, *Brotherhood of Freedom*, un CD d'une heure composé de reprises de standards allant de « Hound Dog » à « After the Fall of the American Dream ». Cet enregistrement ayant été piraté sur l'ancêtre du web, il fut repris par diverses compagnies discographiques de l'ancien territoire des États-Unis, ce qui valut aux Losers une popularité tout à fait inattendue. Sur le seul état du South Texas, Living Eye Records assure en avoir vendu près de cinquante mille copies – sans verser un cent au groupe, comme c'était la règle en ces temps troublés.

Ce succès vaut cependant aux Losers d'effectuer près de trois cent cinquante concerts en l'espace de trois ans. De mars 2010 à mai 2013, ils passent l'essentiel de leur vie sur les routes, jouant aux quatre coins du continent. Ils trouvent également le temps d'enregistrer un deuxième album à San Francisco, durant l'été 2011 ; il sortira l'année suivante sous le titre *Loose Endz*. Peu de reprises cette fois : une version pantouflarde du « Fuckin' in the Girls' Room » de First Metal Offensive et une adaptation fulgurante du classique « Let's talk about Girls ». Les autres titres sont signés du duo Volcano-Ortega, à l'exception de deux, crédités au

groupe dans son ensemble. Ce mélange de garage, de punk et de grunge sera piraté jusqu'en Europe et au Japon, souvent sans que les Losers n'en sachent rien. Un collectionneur ukrainien a recensé plus de cent pressages différents de ce CD.

Après une interruption consécutive à la Terreur, le groupe repart sur la route, avec un matériel restreint. Le troisième CD, enregistré à New York sous l'égide du producteur suédois Olaf Sorensen, paraît en février 2018. Intitulé *Eight Tracks Mind*, l'album est très vite considéré comme « l'ultime artefact rock'n'roll », pour reprendre l'expression en vogue à l'époque. Énergie et virtuosité mettent en valeur des compositions pleines de bruit et de finesse, dominées par le fantastique jeu de guitare de Jerry Ortega, qui semble avoir non seulement écouté, mais aussi assimilé tous ses prédécesseurs, de Robert Johnson à Nestor Kovacs. Le grand moment du disque est sans conteste la version ahurissante de « *Voodoo chile* » qui monte en un *rave-up* incendiaire vers des sommets de puissance et de discordance, avant de retomber sous une pluie d'arpèges vers des climats musicaux plus paisibles.

Publié par une major company, *Eight Tracks Mind* connaît une gloire planétaire. Malgré l'état fortement déprimé du marché du disque, il s'en vend plusieurs millions d'exemplaires l'année de sa sortie, et il se retrouve numéro un dans près de soixante pays. Ce qui n'empêche pas les Losers de disparaître subitement, sans avoir touché un euro des royalties considérables que leur doit Philips. Il faudra attendre les années 40, et la mort de l'un d'eux, pour apprendre qu'ils n'ont pas cessé de donner des concerts pendant tout ce temps, sous les pseudonymes les plus variés.

À un journaliste qui lui demandait pourquoi ils préféreraient courir le cachet dans l'anonymat plutôt que d'accepter la gloire qui leur tendait les bras, Jerry Ortega a répondu : « La musique n'est pas anonyme. C'est elle qui parle au cœur des gens, quel que soit le nom sur l'affiche. »

(Mulkovar Dropout – Encyclopédie du rock nord-américain [2081].)

Le Loup Pendu, 19 octobre 1997